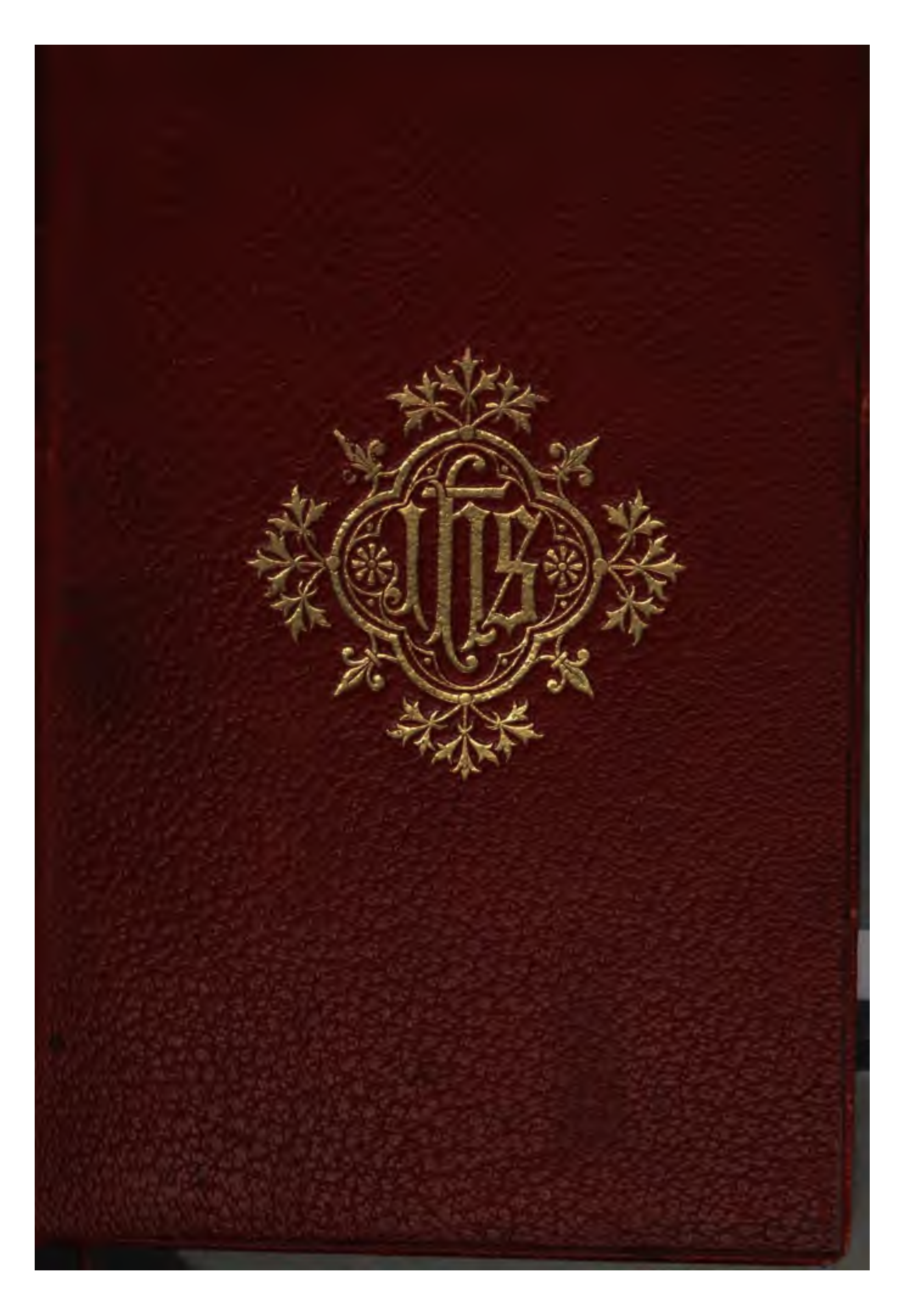

ihs

Rare

560 F

MÉMOIRES

DU

R. P. DE BENGY

DE LA Cie DE JÉSUS





LE R.P. DE BENGY, S. J.

FUSILLE PAR ORDRE DE LA COMMUNE

LE 26 MAI 1871.



MÉMOIRES

DU

R. P. DE BENGY

DE LA Cie DE JÉSUS

Aumônier de la 8e ambulance pendant la guerre 1870-71.

L'un des ôtages de la commune, mis à mort, le 26 mai 1871.



PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

—

1871

BOURGES, TYP. E. PIGELET.

AVANT-PROPOS

Il est nécessaire que nous fassions connaître, en peu de mots, l'auteur des opuscules qui suivent, on les lira avec plus d'intérêt.

Le R. P. Anatole de Bengy était le troisième des quatorze enfants de M. Philippe de Bengy, président de Chambre à la Cour royale de Bourges, démissionnaire en 1830.

Né le 19 septembre 1824, il fit toutes ses études au collége que les RR. PP. Jésuites dirigeaient à Brugelette (Belgique).

Après son cours de philosophie, effrayé des dangers que le monde allait lui offrir, il crut que le plus sûr moyen

d'y échapper était de s'abriter dans le port de la religion. L'estime et l'amour qu'il portait à ses anciens maîtres déterminant son choix, il entra au noviciat des Jésuites à Rome, le 13 novembre 1845.

Après ses premiers vœux, il fut, suivant l'usage de la compagnie, appliqué à l'enseignement dans les colléges, mais son goût pour les œuvres qui demandent de l'action et du dévouement le désignait à ses supérieurs comme un sujet précieux pour les missions, et en général pour tous les ministères où se déploie le zèle apostolique; aussi s'empressèrent-ils d'accepter ses services quand, en 1854, il s'offrit à partir comme aumônier militaire des troupes que la France envoyait en Crimée : c'est là qu'il fit voir pour la première fois tout ce que son âme renfermait de sentiments généreux et dévoués. La paix faite, il reprit ses occupations ordinaires

et se prêta avec l'abnégation la plus entière à tout ce que ses supérieurs demandèrent de lui.

Le P. de Bengy était attaché à la résidence de Laval et sur le point d'être envoyé à l'école de la rue des Postes, à Paris, quand la guerre franco-prussienne éclata ; il se souvint alors que, dix-sept ans auparavant, sa présence au milieu des camps avait été utile à nos braves soldats, il sollicita donc la faveur de reprendre son poste sur les champs de bataille, la lettre suivante du R. P. de Ponlevoy, son provincial, lui fit connaître que ses services étaient agréés.

« Mon Révérend et Cher Père,

« Eh ! bien, pris au mot. Après des démarches inutiles pour obtenir une place au feu, on nous demande pour

gantes, si périlleuses pendant la longue et désastreuse guerre de 1870-71. On l'admire exerçant son saint ministère auprès de nos soldats blessés qu'il console, qu'il encourage et qu'il dispose à bien mourir Enfin, on prend part à sa joie en voyant les succès consolants qu'il a le bonheur d'obtenir et dont il fait un récit touchant dans sa lettre à M. le comte de Flavigny.

Les personnes qui ont connu le P. de Bengy le retrouveront tout entier dans sa correspondance, avec son caractère gai et sa bonne humeur qui ne se démentaient pas, au milieu même des privations les plus grandes et des fatigues les plus extrêmes, comme aussi, et surtout, avec le zèle apostolique et le dévouement magnanime que la foi et la charité chétiennes peuvent seules inspirer.

Voilà tout ce qu'il nous a semblé

utile de dire pour préparer le public à la lecture des pièces contenues dans ce recueil. L'ouvrage du R. P. de Ponlevoy sur les cinq Jésuites mis à mort avec une cruauté inouïe par les insurgés de Paris, dans les journées du 24 et du 26 mai 1871, fera connaître la noble fin du P. de Bengy qui ne pouvait mieux couronner sa vie de dévouement que par l'héroisme du martyre.

UNE EXCURSION

DANS LES ARDENNES

PENDANT LA GUERRE DE 1870

Racontée jour par jour à M. le Comte AYMARD de FOUCAULD

Par un AUMONIER MILITAIRE



Paris, 26 Août 1870.

MON CHER AYMARD,

J'ai ce matin une excellente nouvelle à vous annoncer. Après avoir vainement sollicité une place officielle pour aller au feu et me dévouer corps et âme, suivant mon désir, au soulagement et à la consolation de nos jeunes soldats, je viens enfin d'obtenir un poste d'aumônier militaire dans la Société de secours aux blessés, approuvée par les Ministres de la guerre et de la marine. Mes petits préparatifs ont été faits rapidement; toute malle,

toute cantine nous est interdite; comme mon ambulance est une ambulance mobile destinée à suivre un de nos corps d'armée sur les champs de bataille, nous devons être équipés comme nos chers troupiers et prêts à porter sur nos épaules notre petit bagage. Un sac militaire, une petite sacoche, une lanterne sourde pour aller pendant la nuit au secours des blessés; une étole, un rituel, et une petite boîte renfermant les saintes huiles, voilà les principaux objets de mon modeste nécessaire.

Mon ambulance mobile porte le nom de huitième ambulance internationale, elle a pour chef le docteur Amédée Tardieu; le docteur et son personnel m'ont parfaitement accueilli; me voilà donc joyeux et plein d'espoir. Rester loin du mouvement militaire à cette heure où tous les cœurs français sont si profondément émus, c'eût été pour moi, je le confesse, un horrible supplice. A bientôt, cher ami; dans peu de jours, je vous parlerai de notre départ de Paris; il doit se faire, me dit-on, avec une

certaine solennité ; je compte sur vos prières au milieu des fatigues et des dangers qui me sont réservés.

Croyez, etc.

Mézières, 28 Août 1870.

MON CHER AYMARD,

Comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, je suis parti pour les Ardennes, hier 27, avec la huitième ambulance mobile. Notre départ s'est effectué avec une solennité que je ne condamne point, parce qu'elle avait pour but de venir au seceurs de nos pauvres blessés militaires. Rangés dans la grande cour du palais de l'Industrie, nous sommes sortis par la porte principale, nous avons tourné à gauche de manière à passer devant la porte n° IV et, prenant les boulevards, nous nous sommes dirigés vers la gare du chemin de fer du Nord. A la porte n° IV se trouvaient groupées les grandes

dames patronnesses de l'Œuvre, elles firent éclater de sympathiques applaudissements sur notre passage, et bien des yeux se remplirent de larmes en voyant ainsi la charité acclamée par la charité. Les boulevards étaient garnis d'une foule immense, tous regardaient avec attendrissement défiler nos infirmiers, nos fourgons blancs ornés de croix rouges, nos chirurgiens, nos jeunes aides et sous-aides, enfin les deux aumôniers portant au cou une croix retenue par une gance rouge et blanche, ayant au chapeau une gance de la même couleur et portant sur la poitrine et sur le bras, comme tous les membres de l'ambulance, la célèbre croix de la convention de Genève. Les postes sortaient pour nous présenter les armes, des paroles bienveillantes retentissaient autour de nous, des applaudissements s'élevaient de distance en distance, et surtout, ont prétendu nos jeunes médecins, sur le passage dés aumôniers; des amis venus pour nous serrer la main se détachaient de la foule et nous disaient adieu

avec une vive émotion ; des pères de famille venaient aussi recommander au prêtre leurs enfants exposés aux hasards de la guerre, ou déjà blessés dans les premiers combats ; c'était vraiment un grand et beau spectacle, et je remercie la Providence de m'en avoir rendu le témoin et l'acteur. Sur le parcours du cortége, les jeunes membres de la société de secours aux blessés ont fait la quête, et, chose admirable, ils ont ramassé plus de douze mille francs. Il est vrai que la course a été pour nous bien longue et bien pénible, elle a duré plus de quatre heures.

Le soir, après nous être rangés, le sac au dos, dans la gare du Nord, nous sommes montés dans les wagons du chemin de fer... La route facile d'abord est devenue extrêmement difficile à mesure que nous approchions de Mézières ; le chemin de fer n'était plus livré à la circulation générale ; on craignait que les rails eussent été coupés ; à chaque station on devait télégraphier pour demander s'il était possible de se rendre à

la station suivante; bref, partis de Paris hier soir, nous ne sommes arrivés que ce soir à cinq heures... On nous dit qu'une grande bataille doit avoir lieu demain dans les environs de Sédan.

Peut-être ne coucherons-nous pas à Mézières et partirons-nous dès ce soir pour le théâtre probable de la guerre. En attendant je vais prendre quelque nourriture ; si j'en ai le loisir, je vous écrirai de Sédan.

Adieu, mon cher Aymard.

Croyez, etc.

Sédan, 29 Août 1870

MON CHER AYMARD,

Vous m'avez laissé dans la gare de Mézières, me disposant à me rendre au buffet et dans l'incertitude de l'endroit où je devais passer la nuit... Je reviens sur cette circonstance pour vous raconter une petite scène qui m'a fait un sensible plaisir. Je venais d'achever mon modeste repas, lorsqu'un intendant assis à une table à quelques pas de moi s'est levé, et s'avançant le verre à la main, a porté ma santé dans les termes les plus bienveillants et les plus chaleureux. Ce brave et digne militai-

re comprend à merveille ce qui, je le crains, ne sera pas compris de la même façon par un grand nombre de ses confrères, c'est à savoir que, dans une guerre comme celle que nous entreprenons, tous les dévouements sérieux, de quelque part qu'ils se présentent, doivent être accueillis avec reconnaissance.

J'étais à peine entré sous les voûtes de la gare, lorsqu'au nom du chirurgien en chef on vint me dire de me tenir prêt et que décidément une bataille étant probable sous les murs de Sédan, nous allions ce soir là même prendre un train militaire et nous rendre là où nos secours pourraient être utiles à de pauvres blessés. Nous partîmes en effet et ne tardâmes pas à faire notre entrée dans la gare de Sédan où nous devions passer la nuit et d'où, mon cher Aymard, je vous écris ces quelques lignes.

Nous avions en effet appris à notre arrivée, qu'entrer dans l'intérieur de la ville était chose impossible; qu'une alerte avait été donnée; que la générale et le tocsin

avaient fait naître l'effroi au sein de la population et que l'ennemi pourrait cette nuit là même faire une tentative pour s'emparer de la ligne ferrée. Que devenir ! Coucher à la belle étoile était chose impossible ; mieux valait encore, au risque de s'exposer aux terreurs d'une attaque nocturne, se fixer dans la gare et s'y caser de la façon la plus confortable pour tâcher d'y prendre quelques heures de repos. Des matelas se trouvaient par hasard jetés sous un des hangards de marchandises ouverts à tous les vents ; plusieurs membres de l'ambulance s'y jetèrent faute de mieux ; pour moi je m'installai dans une salle d'attente et gravement assis sur une chaise me préparai à passer une nuit plus ou moins blanche. Nous avions à peine essayé de fermer les yeux lorsqu'un bruit effrayant se fait entendre au milieu du cri : Aux armes ! à plusieurs reprises et énergiquement répété. Se lever, courir là où l'émotion première avait été produite, fut l'affaire d'un instant ; mais j'en fus quitte pour la peur ; nous avions été

victimes d'une fausse alerte et les sentinelles nous assurèrent que nous pouvions retourner à nos gîtes et dormir, jusqu'à nouvel ordre, dans une parfaite sécurité.

Ce matin j'ai visité Sédan; c'est une petite ville assez gentille; mais entièrement entourée de montagnes et dans laquelle, me semble-t-il, il ne serait point aisé de se défendre. La population parait assez calme; je vois des laquais galonnés porter des colis au chiffre du Prince impérial qui est, dit-on, sur le point de partir. D'après toutes les probabilités, on ne se battra pas ici, du moins avant quelques jours, nous pensons donc marcher vers le village de Chémery peu distant de l'endroit où se trouve l'armée et dans les environs duquel une grosse affaire est imminente....

Je reprends ma lettre après deux heures d'interruption; notre résolution est prise, nous partons à pied pour Chémery. La route sera, je crois, assez longue et assez fatigante; mais qu'importe! nous serions inconsolables, si l'on se battait à deux

lieues de nous, sans qu'il nous fût possible d'arriver à temps pour nous trouver au feu.

Adieu, cher Aymard,

Croyez, etc.

Raucourt, 30 août 1870.

Mon cher Aymard,

Priez pour nous et pour la France! hélas! depuis ma dernière lettre que de terreurs et que d'angoisses. Partis assez gaîment de la ville de Sédan et comptant sur un prochain triomphe, nous sommes arrivés d'assez bonne heure au village de Chémery où la population nous a fait le plus charmant accueil. Le sac au dos, le bâton à la main, je suis allé demander l'hospitalité au bon curé de la paroisse et j'en ai été reçu avec une fraternelle affection. Notre accoutrement émeut et édifie plus qu'il ne les étonne les braves villageois. Après une bonne nuit bien nécessaire,

grâce aux fatigues et inquiétudes des deux nuits précédentes, nous avions repris notre route dans la direction indiquée par le bruit du canon ; depuis le matin il se faisait entendre, et nous avions senti l'espoir d'arriver sur le terrain pour assister à la fin d'une victoire et donner des secours à nos glorieux blessés. Arrivés à Raucourt, petite ville où l'empereur avait pris son repos la nuit précédente, nous apprîmes qu'on se battait à Beaumont, que le théâtre de la lutte était à une certaine distance, que l'action était terminée ou sur le point de s'achever et qu'il nous serait d'ailleurs difficile de traverser des routes encombrées par des convois et par des troupes ; la prudence, affirmait-on, jointe au désir d'être utile, nous conseillait de nous fixer jusqu'à nouvel ordre à Raucourt et d'y attendre les événements qui ne pourraient manquer de nous être bientôt connus. Le conseil nous parut sage, nous nous décidâmes à le suivre et notre caravane alla prendre gîte à la mairie transformée en ambulance, et où

déjà avaient été recueillis plusieurs malades et blessés.... Nous n'y étions pas installés depuis plus de deux heures, lorsqu'une nouvelle sinistre commença doucement d'abord, rapidement ensuite, à se répandre dans les rues de la petite cité; nous avions été malheureux à Beaumont, l'armée française était vaincue, elle était débandée et bientôt nous aurions la douleur d'assister à une retraite sinon à une lamentable déroute. Hélas! le fait n'était que trop vrai, la prophétie n'était que trop fondée; les premières lignes ne tardèrent point à se montrer, elles passèrent devant notre ambulance avec rapidité, furent suivies par d'autres lignes plus rapides encore, et nous, voyant successivement défiler devant nos yeux soldats, officiers, ambulances militaires, aumônier, etc., etc., nous pûmes deviner que l'ennemi n'était pas loin, qu'il était peut-être à la poursuite de l'arrière-garde et qu'un malheur nous menaçait, celui de ne pouvoir entrer dans les lignes du général qui nous était dési-

gné, celui de rester seuls en notre qualité de neutres, au milieu de l'armée allemande maîtresse de Raucourt. Je n'oublierai jamais la désolation d'un jeune lieutenant, mon ancien enfant de la rue des Postes, qui passant lui aussi avec rapidité me reconnut et vint à moi. Ses deux grands yeux étaient mouillés de larmes : « Oh ! c'est chose horrible, je n'avais que de jeunes recrues ; elles n'ont pas eu la force de supporter l'effort des assaillants, la panique les a saisis et je n'ai pu les rallier ; et cependant, ajouta-t-il, en tirant une montre d'or aplatie et brisée par une balle allemande, et cependant j'ai bien fait mon devoir ! »

L'ennemi était-il proche, était-il éloigné ? A cette question les uns répondaient d'une manière et les autres d'une autre, mais certains indices ne tardèrent pas à me convaincre de cette vérité que d'un moment à l'autre nous pouvions l'entendre du haut des montagnes voisines, lancer sur nos pauvres soldats en retraite de terribles engins. Plusieurs officiers avaient en effet

refusé de s'arrêter, ne fût-ce que quelques minutes, pour faire appliquer sur leurs blessures autre chose qu'un premier pansement. Un capitaine s'était fait extraire une balle assez profondément enfoncée dans le bras, mais à peine délivré du morceau de plomb qui le torturait, il avait remercié avec effusion et s'était élancé sur la route avec le désir de rejoindre sa compagnie ; il m'avait pendant l'opération recommandé son colonel dont les deux jambes avaient été brisées par un obus et qui, disait-il en pleurant, pourrait bien n'être pas relevé et passer la nuit dans la forêt. Tout, je le répète, faisait redouter une attaque d'arrière-garde, lorsque un cri retentit. Voyez, voyez, les Prussiens ! Ils sont rangés sur la montagne... En même temps le canon retentissait, les fusils à aiguille se faisaient entendre, une scène horrible se préparait. Demain, mon cher Aymard, je vous dépeindrai cette cette scène lamentable ; ce soir toute description me serait impossible.

Agréez, etc.

Raucourt, 31 août 1870.

Mon cher Aymard,

Vous m'avez laissé dans la mairie de la petite ville de Raucourt, au moment où l'ennemi, tirant du haut des montagnes et dans la rue sur notre arrière-garde, répandait partout autour de lui une véritable terreur. Il est si cruel en effet d'être vivement attaqué dans une retraite, surtout quand cette retraite a quelque rapport avec cette horrible chose qu'on nomme une déroute. Voir les derniers hommes de soutien charger leurs fusils, se retourner, faire feu : se retourner de nouveau pour préparer leur arme, marcher au pas en la remplissant de projectiles homicides, faire

feu une seconde fois ; en voir quelques-uns chanceler, tomber à la renverse sous vos yeux, à deux pas de l'endroit où terrifié, immobile, vous attendez le moyen d'être utile, quel spectacle, mon cher Aymard, et c'est, hélas ! celui auquel il m'a été donné d'assister hier soir vers le déclin du jour. La mairie de Raucourt ressemble à un grand nombre de mairies de France, on y pénétre par un vestibule, sorte de petite halle, ouverte à tous les vents et entouré par des grilles de fer. C'est dans ce vestibule et à travers les grilles que nous avons vu tomber nos braves ; l'un d'entre eux, aussitôt ramassé, avait reçu dans la jambe un éclat d'obus et cet éclat avait fait dans la partie lésée une telle ouverture, qu'on aurait pu disait-on avec raison auprès de moi, y introduire un fruit, une pomme d'ordinaire grosseur.

Pendant un assez long espace de temps, les balles et les obus firent rage autour de nous et administrèrent à nos jeunes docteurs et à nos infirmiers ce qu'on est convenu

d'appeler le baptême du feu.... La cheminée de la maison faisant vis-à-vis à notre ambulance, fut renversée et tomba dans la rue avec un horrible fracas, une balle perça notre drapeau blanc orné de la croix rouge, un autre balle, faisant dans une des croisées de la salle où, comme je vous l'ai dit, gisaient déjà quelques blessés, une ouververture aussi parfaitement ronde qu'il est possible, alla frapper le matelas d'une victime des combats précédents, et par bonheur, au lieu de blesser de nouveau l'infortuné soldat, s'amortit sans nuire à personne, dans la laine sur laquelle il était étendu.

Je le répète, le moment était dur à passer et une pauvre religieuse qui n'avait pas eu le temps de rejoindre ses compagnes dont le couvent était situé à quelques pas de la mairie, eut bien de la peine à conserver son calme et son sang-froid; elle tremblait et prosternée elle invoquait le ciel en faisant entendre de temps à autre des cris d'effroi et des expressions de terreur sur le sort

réservé peut-être à ses chères sœurs en religion. Pour l'édification publique, je crus devoir lui faire à haute voix une briève exhortation : « Comment, ma chère sœur, lui dis-je, chaque matin dans votre oraison vous demandez peut-être la grâce du martyre ; une magnifique occasion se présente et vous semblez la redouter ! » Ces quelques mots firent sourire notre entourage, et se calmant à l'instant même, la bonne sœur me demanda la grâce de l'absolution. Je la lui octroyai sans peine ainsi qu'à la bonne infirmière dont elle était accompagnée et à partir de cet instant, l'une et l'autre furent dignes d'assister au milieu des hommes à ce spectacle terrifiant, qui suivant toutes les probabilités, ne s'effacera jamais de leur mémoire. Lorsque tous les Français eurent défilé devant la porte de l'ambulance, le feu se ralentit, il cessa bientôt complétement et n'ayant pas pu entrer daus nos lignes, nous attendîmes, non sans une anxiété facile à comprendre, l'entrée de l'ennemi. Cette entrée ne tarda

guère à s'effectuer: bientôt en effet des commandements retentirent, des voix cuivrées se firent entendre, des soldats s'avancèrent la crosse du fusil en avant et donnant des coups terribles dans les portes cochères des maisons de plus belle apparence, les firent ouvrir et préparer pour leurs chefs. Nous attendions un officier; dès qu'il parut, le chirurgien en chef, un sous-aide parlant la langue allemande avec facilité, un infirmier portant le drapeau de la convention de Genève, et leurs deux aumôniers se présentèrent le front haut en qualité de neutres et la position fut par l'interprète nettement exposée. L'officier, c'était un Bavarois, nous affirma que la convention serait respectée, et un officier d'un grade supérieur étant survenu ajouta : « Maintenant, Messieurs, il n'y a plus d'ennemis, il n'y a plus que des frères dans l'humanité, mettons-nous courageusement à l'œuvre. » Tout annonce que le travail sera dur et pénible : à demain ces cruels détails.

Adieu, mon cher Aymard, croyez, etc.

Raucourt, 31 Août 1870.

Mon cher Aymard,

Je reprends ce soir même mon récit à l'endroit où j'ai dû l'arrêter ce matin. Dès que l'ennemi eut pris possession de la ville, il fallut songer aux victimes de notre combat d'arrière-garde ; nous donnâmes, en effet, à nos infirmiers l'ordre de saisir rapidement leurs brancards et de fouiller les bois et les plis de terrain, afin de nous rapporter tous ceux que les balles et les éclats d'obus avaient mis hors d'état d'arriver jusqu'à nous; pendant ce temps nous devions prendre des mesures pour transformer en ambulance toutes les salles de la mairie et le vestibule ouvert à tous les vents dont je vous ai parlé....

Ce travail était difficile, il réussit cependant à la satisfaction de tous, grâce à des brancards par nous transformés en lits provisoires, et à des bottes de paille et de foin destinées à remplacer les couvertures et les oreillers qui nous faisaient défaut.

Français et Allemands furent, sans distinction, couchés, soignés, pansés par nos docteurs et jusqu'à une heure bien avancée de la nuit, chacun fut à son poste avec un dévouement facile à comprendre en présence de pareilles douleurs.... Les officiers bavarois, il faut le dire, montrèrent, ainsi que leurs majors, une grande sollicitude pour leurs pauvres blessés; le général en chef ne dédaigna pas de faire par deux fois une visite à l'ambulance et voulut par lui-même se rendre compte de tout ce qui se passait. « Il est possible, me dit en m'abordant un jeune officier à la taille haute, à la figure noble et distinguée, il est possible, que la guerre soit une grande et belle chose, mais que l'ambulance est horrible! » et ce disant, des larmes brillaient dans ses yeux.

Ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des empires, devraient, mon cher Aymard, visiter plus souvent ces lieux de désolation où s'étalent, avec toutes les blessures imaginables, toutes les angoisses et toutes les souffrances physiques et morales.

Je vous ai dit que notre installation provisoire avait été vantée même par nos ennemis, et cependant, que d'objets nous faisaient défaut.

Tous nos malades n'avaient pu trouver place sur un brancard ou sur un lit ; les quelques lits complets fournis par les habitants de la ville devaient donner asile à deux ou trois blessés, et des matelas jetés à terre servaient de couche à ceux dont les blessures n'offraient pas autant de gravité ; il nous fallut marcher dans le sang, nous frayer avec peine un passage au milieu de corps plus ou moins mutilés, jetés en tous sens et presque pêle-mêle, sur les parquets et les carreaux. Me voyez-vous d'ici, couché en quelque sorte sur le corps d'un soldat grièvement atteint et qui, avec simpli-

cité et grande charité se ferme les oreilles ; c'est que je suis forcé de prendre un point d'appui sur ce corps endolori pour entendre les derniers aveux de son camarade, de son voisin prêt à paraître devant Dieu,

La soirée avait été pénible, la journée du lendemain fut plus pénible encore.

Nous avions pris quelques heures de repos sur les planches du grenier de la mairie ; n'ayant que nos couvertures pour amortir la dureté du bois ; à notre réveil nous fûmes martyrisés par les sons joyeux d'une musique guerrière, nous annonçant le défilé triomphal de l'armée bavaroise.

Nos soldats avaient supporté avec courage et résignation le bruit de la canonade et, au sein même de leur ambulance, les menaces des balles et des obus ; ils ne purent supporter de même les sons harmonieux de la musique allemande ; leur figure se crispait, leurs nerfs se contractaient ; on voyait à leur posture et à tout l'ensemble de leur physionomie, combien leur âme française était cruellement atteinte par la

joie de ces troupes défilant devant nous pour se rendre à Sédan.

Suivant toutes probabilités, nous ne pourrons pas séjourner longtemps à Raucourt où déjà la famine se fait cruellement sentir, mais, Dieu soit loué! j'ai vu tous ceux de nos blessés dont l'état peut inspirer quelques sérieuses inquiétudes, et je les ai préparés au dernier passage; s'il me faut quitter ce premier théâtre de zèle apostolique, je le ferai avec la douce consolation de m'être, fort à propos, trouvé sur le chemin de ces infortunés pour leur ouvrir les sources de la grâce divine et la porte du ciel.

Adieu, etc.

Agréez, etc.

Raucourt, 1er septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Je ne puis m'empêcher de commencer ma lettre par cette exclamation que m'arrachait hier le triste et lamentable spectacle dont j'étais le témoin; oh! qu'une ambulance est une chose horrible! Hier pendant tout le jour et spécialement après le départ de l'épître que vous avez reçue de moi, je n'ai cessé de voir trancher des membres, d'entendre pousser des cris, de contempler et de panser des plaies. Plusieurs de nos pauvres soldats sont très-grièvement atteints et ne nous laissent aucune espérance. Parmi les Bavarois il en est un dont la vue

fait vraiment frissonner. Blessé par une balle qui lui a traversé la tête, couché sur de la paille, la figure couverte de sang, il râle depuis hier matin. L'infortuné n'a pas pu être ramassé par les infirmiers le soir même du combat, il a passé la nuit dans la forêt et malgré cette effroyable épreuve il est encore vivant. Les sacrements de l'église lui ont été administrés par un jeune religieux Bénédictin d'Allemagne à qui j'ai prêté une petite boîte aux saintes huiles ; ce bon moine s'est acquitté de cette pieuse fonction avec une foi et un recueillement qui m'ont touché et ont été, je dois le dire, remarqués par ceux qui entouraient la triste couche du pauvre moribond. Outre le Bénédictin dont je viens de vous parler, j'ai vu dans l'ambulance de Raucourt deux aumôniers catholiques, membres de je ne sais quelle université, et un aumônier évangélique qui, lui-même et très-poliment, m'a déclaré ses titres et qualités. Ce dernier du reste n'a fait que passer dans les salles où tous les blessés, si je ne me trompe, appar-

tenaient à la religion catholique et baisaient ma croix d'aumônier avec une grande foi et un profond respect.

Je vous ai parlé des horreurs de la guerre, en voulez-vous un nouveau et lamentable exemple. Nous avons ici, depuis hier, un tout jeune soldat qui, affolé de terreur, a perdu l'usage de ses facultés intellectuelles; ses yeux sont hagards, son silence continu, sans qu'il soit possible d'obtenir aucun signe de compréhension. Quel est son nom? son département? son village? J'ai vainement tenté de le savoir. Une seule chose, a été comprise par lui, il a reconnu l'image du crucifix que je lui présentais, l'a portée à ses lèvres et baisée avec ferveur. Ce matin, je l'ai trouvé, le malheureux idiot, debout et dépouillé d'une partie de ses vêtements, au milieu de la cour; tout son corps frissonnait sous l'action du froid qui, la nuit dernière, a été relativement assez vif. A mes réprimandes il n'a répondu qu'un seul mot, j'ai froid! mais sans paraître comprendre ce qui se passait autour de lui, il

m'a laissé le vêtir et le conduire auprès du feu. La vue de cette victime de la guerre est plus triste qu'on ne saurait dire. Un tout jeune Bavarois apercevant l'idiot à travers les grilles du vestibule l'a considéré longtemps avec surprise et m'a ensuite demandé des explications sur l'état de ce malheureux. Ma réponse a paru l'impressionner vivement, des larmes sont venues mouiller ses yeux et détournant la tête, il s'est hâté de poursuivre sa route. Les officiers sont, paraît-il, moins sensibles que leurs jeunes soldats ; ils crurent que la folie était simulée, qu'ils avaient à faire à un rusé coquin peu disposé à les suivre en Allemagne et parlèrent purement et simplement d'en finir par un coup de feu. Nous dûmes travailler à leur faire comprendre que l'idiotisme n'est pas un méfait et que fusiller un fou serait un crime impardonnable. Toute l'armée Bavaroise a passé par Raucourt, c'est assez vous dire que le pays est totalement ruiné, plus un morceau de viande, plus un petit morceau de pain, ce matin pendant

l'humble déjeuner que nous faisions rapidement dans un des greniers de la mairie; une jeune fille s'est présentée. — Que désirez-vous? pas de réponse d'abord et puis au milieu de sanglots déchirants. ... un morceau de pain s'écrie-t-elle. Nous avions devant nous, la fille du gardien de la mairie; elle et son père n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures. Notre ambulance est trop nombreuse pour demeurer longtemps ici, je crois bien que, chassés par la famine, nous allons être obligés de quitter Raucourt, ce premier théâtre de nos travaux apostoliques auprès des pauvres blessés militaires. De plus en plus nos délégués parlent de laisser ici deux chirurgiens, deux aides et deux ou trois infirmiers et de chercher à rejoindre l'armée qui se replie vers Sédan ou Mézières. A la volonté de Dieu! Revêtu de l'étole, récitant les prières de l'église, au milieu des lignes allemandes, j'ai conduit au cimetière le dernier de nos morts; j'ai préparé, comme je vous l'ai dit, tous les blessés dont l'état

peut inspirer de sérieuses inquiétudes, je suis indifférent à la décision que vont prendre ceux qui ont la mission de diriger la huitième ambulance. Je vous ferai connaître demain le résultat définitif des délibérations qui en ce moment occupent nos délégués et nos docteurs.

Agréez, etc.

Le Chêne-Populeux, 1er septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Comme je vous l'écrivais ce matin, nous avons longtemps délibéré pour savoir ce qui, dans les circonstances présentes, nous était conseillé par le zèle et par la prudence; le parti de la retraite l'a emporté à l'unanimité je crois.... Nous avons donc réclamé du général en chef un laissez-passer bien en règle, nous avons préparé nos bagages et nous avons pris la route du Chêne-Populeux qui devait être notre première étape. Nous laissons un personnel suffisant, presque tout notre linge, ce qui nous restait de provisions de vivres et deux bœufs magnifiques. Ces bœufs, saisis par les Alle-

mands à leur entrée à Raucourt en compagnie d'un grand nombre d'autres que nos troupes avaient été forcées d'abandonner, nous ont été concédés par le général en chef. Les refuser c'eût été purement et simplement exposer les Français et les Allemands de l'ambulance à mourir de faim; nous ne sommes donc pas tenus pour ce fait à une grande somme de gratitude. Notre laissez-passer nous ordonnait de nous rendre à Rhétel au milieu des lignes ennemies, nous avons eu la douleur de passer à peu de distance de Sédan, où dit-on se trouve notre armée, sans pouvoir pénétrer dans ses murs... Une violente cannonade se faisait entendre et nous donnait un grand désir de voler sur le lieu du combat, mais impossible d'y songer; l'ennemi nous avait déclaré qu'il ne pouvait nous permettre de franchir ses avant-postes. Que s'est-il passé sous les murs de Sédan, mon cher Aymard? Je n'en sais rien avec certitude, mais je tremble. Nous marchions tranquillement sur la route, assez fatigués déjà de notre

course, lorsque sortant d'une maison qui semblait être affectée à l'état-major, un tout jeune officier, un lieutenant ou un sous-lieutenant, vint à nous et nous aborda, le sourire le plus amer et le plus insolent sur les lèvres. « Connaissez-vous, Mes-« sieurs, nous dit-il, les dernières nouvel-« les? — Non, en aucune façon. — Eh! « bien, Messieurs, les voilà telles qu'elles « viennent de nous parvenir officiellement. « Notre armée a remporté une victoire dé-« cisive et votre Empereur est prisonnier « avec plus de 80,000 hommes. » Sans attendre notre réponse, l'officier nous salua et se retira charmé sans doute de nous avoir enfoncé un poignard dans le cœur.... Notre premier mouvement, vous le comprenez sans peine, a été de déclarer cette nouvelle fausse et mensongère de tous points, mais nous avons interrogé un chef supérieur assez sérieux et bienveillant, nous lui avons demandé si cette prétendue nouvelle officielle n'était pas du nombre de celles qu'on imagine, de temps à autre, pour

augmenter le courage et l'ardeur du soldat, et sa réponse a été que, si la nouvelle était fausse, lui du moins le saurait, mais qu'il pouvait nous assurer qu'elle avait été sérieusement et très-officiellement transmise à tous les chefs de corps. Oh! mon cher Aymard, serait-il bien possible qu'un pareil malheur fût venu fondre sur notre beau pays de France.... Je suis depuis quelques heures terrassé par cette nouvelle effroyable, je ne puis penser à autre chose. Le jeune officier dont je vous ai parlé n'était point Bavarois, mais Prussien. Les Prussiens que nous rencontrons aux avant-postes des villages et qui sans cesse réclament nos papiers, paraissent beaucoup moins disposés en notre faveur que les Bavarois.... Un des premiers s'est écrié, après avoir retourné en tous sens les pièces dont nous étions porteurs : « Ah! satanés papiers de jésuites ; ils sont en règle et nous devons nous incliner. » Près d'une fontaine où nous nous étions arrêtés pour boire et remettre un peu d'eau dans nos gourdes,

nous avons rencontré une escouade de Polonais. Comme la soutane et la croix d'aumônier les attire, ces braves gens sont venus à moi et à mon compagnon ; ils semblaient enchantés de nous voir, nous prenaient et nous baisaient les mains, ouvraient leurs habits et nous montraient sur leurs poitrines des scapulaires, des crucifix et des médailles représentant les images de la sainte Vierge les plus vénérées en Pologne. Plusieurs voulaient même nous obliger à partager avec eux le peu de vin qu'ils avaient encore au fond de leur bidon.

Ma lettre est déjà longue et je n'ai pas eu le temps d'arriver avec vous au Chêne-Populeux ; ce soir, si je le puis, je continuerai notre chère causerie, mais à tout événement je ferme cette épître.

Adieu mon cher Aymard,

Croyez etc.

Le Chêne-Populeux, 1er septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Vous m'avez laissé sur la route de Raucourt au Chêne-Populeux; nous sommes arrivés sur les cinq heures, et harassés de fatigue, dans cette pauvre petite ville successivement occupée par les armées française et allemande. Au dire des habitants, les Français n'ont pas été ce qu'ils devaient être en pays ami, et entre nous, je crains que leurs plaintes ne soient que trop fondées. Le manque de discipline, retenez bien ce que je vous dis là, a été et sera la cause de nos plus grands malheurs. Je ne demande pas l'énergie par trop violente des officiers de la Prusse, je ne demande

pas qu'à leur exemple, des coups de plat de sabre soient libéralement octroyés, je ne demande pas qu'on traite nos soldats comme j'ai vu un sous-officier allemand traiter un de ses subordonnés. Le malheureux, pour je ne sais quelle légère omission, reçut dans la poitrine un tel coup de crosse de fusil que je le vis chanceler, blêmir et qu'un moment je crus pour lui à l'impossibilité de se tenir debout.... Non certes ! je ne demande pas des actes de fureur ni de brutalité, mais ce que je désire et réclamerais au besoin, c'est la force et la constance dans le commandement, c'est le sérieux et la justice dans la répression, c'est le respect exigé et maintenu avec sévérité à tous les rangs de la hiérarchie militaire. Sans ces bases solides, pas de discipline et sans discipline pas d'armée. Notre arrivée au Chêne-Populeux, fit une certaine sensation ; mais les ennemis nous accueillirent cependant avec le respect dû à la croix de Genève. Comme tous les hôtels garnis et toutes les maisons un peu spa-

cieuses étaient occupées par le droit de la victoire, nous eûmes la pensée de dresser notre tente en dehors de la ville et de nous installer au beau milieu d'une prairie; à tout événement nous pouvions y prendre notre repos du soir; nous le fîmes en effet, mais l'humidité du terrain nous décida à rentrer en ville où un local assez convenable finit par nous être cédé. Pendant ce temps, résolu à prendre gîte chez le bon curé du Chêne-Populeux, (il m'avait promis non pas un lit en règle, mais un bon matelas) je chargeai un brave et digne paysan qui avait véhiculé sur une petite charette quelques provisions, de porter mon sac à la cure. L'idée d'un péril pour ce pauvre sac ne s'était pas même, je l'avoue, offerte à mon intelligence. La vérité est, cependant qu'il fut cruellement exposé et n'échappa que par miracle aux mains des ennemis. Le paysan fut arrêté, le sac enlevé de dessus la voiture, ouvert, visité, remué dans tous les sens; rien cependant ne fut volé, car je ne puis stigmatiser d'un

terme si odieux l'annexion de deux simples et modestes crayons, pris sans doute par de bons maris ou de bons fils, pour écrire à leurs femmes ou à leurs mères ce qui se passait dans les Ardennes. Les Prussiens, a dit le campagnard, s'étaient tout à coup ravisés et avaient rapidement rentré tous les objets que sans scrupule ils avaient fait sortir. J'ai cru, et non sans de bons motifs, que les signes de la convention très-ostensiblement étalés sur la couverture du sac les avait décidés à s'en tenir au précepte du décalogue : « Tu ne voleras pas. » L'église du Chêne-Populeux a été jusqu'ici respectée; celle de Raucourt n'avait pas été si heureuse; les ennemis s'y étaient installés et de la nef avaient fait un lieu de campement; le chœur cependant avait été interdit aux troupes et une sentinelle avait été chargée d'en garder et défendre l'entrée. Je vous demande la permission de vous quitter pour prendre quelques heures de repos; la journée a été si dure qu'en arrivant ici, un de nos jeunes docteurs s'est trouvé mal

et est tombé sans connaissance sur les dalles du quai ; mon lit ne sera pas brillant, mais comme j'ai dormi les nuits dernières sur le plancher d'un galetas, je me fais fort de trouver ma couche délicieuse. Hélas ! que sont nos légères incommodités en comparaison des fatigues et des souffrances de nos pauvres soldats ! Je regrette bien vivement ceux que j'ai laissés à Raucourt, mais notre ambulance ne devant point former hôpital, destinée qu'elle est à suivre les armées et à donner les premiers soins sur le champ de bataille, il faut en prendre son parti ; d'ailleurs je vous l'ai dit, la famine nous a poussés dehors. Quoiqu'il en soit, il est dur de passer de longues journées à marcher au milieu des lignes prussiennes, alors que tant de victimes réclament, sans doute, les soins des docteurs et ceux des aumôniers. En toutes choses, *Fiat!*

Adieu, mon cher Aymard,

Croyez, etc.

Amagne, 2 septembre 1870.

MON CHER AYMARD,

Nous avons quitté ce matin le Chêne-Populeux, sans trop savoir où le soir nous irions prendre gîte, et voilà que nous sommes arrivés, après une longue journée de marche, dans un petit village de moi jusqu'à ce jour bien inconnu, je vous assure, et qui s'appelle le village d'Amagne. Voulez-vous gager qu'un grand nombre de Prussiens en connaissaient l'existence et le nom avant de partir pour la France. Nous n'étudions pas la géographie, nous n'avons pas incessamment sous la main de très-bonnes cartes topographiques, et c'est un véritable tort: cette ignorance souvent

crasse de la géographie et de la topographie du beau pays de France, à certains moments donnés peut nous être fatale.

Rien de bien particulier pendant notre voyage, si ce n'est que pendant un assez long espace de temps, nos fourgons ont marché de conserve, ou si mieux vous aimez, côte à côte avec un beau régiment de hulans. Quels intrépides éclaireurs! De toutes parts nous avons vu sur notre route les quatre hulans légendaires. Faut-il dire qu'en aucun lieu nous n'avons rencontré, je ne dis pas quatre, mais un seul éclaireur de notre armée française. L'intrépidité est une belle qualité sans doute, mais nous oublions trop que la prudence, aussi, est une vertu, et que cette vertu là, est et sera toujours, la mère de la sûreté.

La nuit était tombée quand notre caravane fit son entrée dans la rue principale du village d'Amagne, et le ciel très-sombre et très-nuageux nous menaçait d'une pluie torrentielle. Les Allemands n'avaient pas cru devoir se loger dans le bourg, ils avaient

dans les environs établi des camps pour eux et leurs chevaux, aussi trouvâmes-nous très-facilement à nous installer dans la première auberge de la localité.... Malheureusement pour le repos des pauvres habitants, la pluie qui menaçait ne tarda pas à tomber avec une effroyable abondance, et ne pouvant rester en plein air, les cavaliers ennemis vinrent réquisitionner les écuries, les granges, la paille, l'avoine et même le souper. Notre drapeau neutre arboré à une des fenêtres de l'hôtel fut, je dois le dire, respecté à un tel point par les officiers bavarois, qu'une sentinelle fut mise à notre porte avec ordre d'empêcher les Allemands de chercher fortune là où les premiers nous avions jeté l'ancre. Suivant ma coutume je suis allé demander l'hospitalité au bon curé d'Amagne ; je l'ai trouvé un peu inquiet de la présence de l'ennemi au milieu de ses ouailles, mais très-disposé cependant à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Soyez le bienvenu, me dit-il, votre neutralité me sauvera peut-être de bien des tracas et de

bien des ennuis. J'avais à peine eu le temps de m'installer devant le feu, lorsque tout à coup la porte est ébranlée sous l'action des crosses de fusil; la servante est toute en émoi, et le curé un peu troublé, mais je les rassure aisément, et prenant une bougie, je me hâte d'ouvrir et de me poser sur le pas de la porte. A ma vue l'officier parait un peu surpris, (je portais les insignes de la société de secours aux blessés) mais sans faire aucune observation, il me salue et se retire. Je rentre triomphant, trouvant mon succès magnifique, hélas! il ne fut pas de bien longue durée. Deux ou trois minutes s'étaient à peine écoulées lorsque des coups plus furieux que les premiers, de nouveau, sont, au moyen de crosses de fusil, frappés sur la porte du presbytère.

Nouvel effroi dans la maison et nouvelle démarche de ma part. J'avais affaire cette fois à un sous-officier parlant assez bien le français et conduisant dix-huit hussards bleus et autant de chevaux. — Monsieur, me dit le jeune chef, je vous demande bien

pardon, mais voici près de la maison une grange qui ferait bien notre affaire, voulez-vous nous permettre de nous y établir et d'y faire entrer nos chevaux. — Je ne suis rien ici, répondis-je, je vais demander au curé. La décision du curé était facile à prévoir ; comment aurait-il pu résister à dix-huit hussards bleus ? Les cavaliers une fois installés, le sous-officier revint, et cette fois sonna doucement à la porte. — Monsieur, nous sommes à merveille pour passer la nuit, mais nous n'avons pas soupé et je désirerais bien que l'on put donner quelque chose à mes hommes ; au surplus, (ces paroles sont textuelles) nous ne sommes pas difficiles, un peu de soupe et du pain, c'est tout ce qu'il nous faut. Je consultai de nouveau le curé qui comme la première fois ne vit pas trop comment il pourrait résister au désir de dix-huit hussards et me dit d'introduire.

Je n'ai certes aucun goût à faire l'éloge de l'ennemi et ce que j'ai vu me paraît exceptionnel, mais je dois affirmer, pour être

juste, que les dix-huit cavaliers se mirent à table comme des invités, qu'ils furent discrets et polis, mangèrent presque en silence une gibelotte arrrosée de bière, laissèrent du liquide dans les bouteilles et se retirèrent après avoir respectueusement rendu grâces à leur hôte. Me voyant au presbytère, le sous-officier voulut me laisser la place libre et alla coucher avec ses hommes; pour moi, je suis monté bien joyeux dans ma chambre d'où je vous écris. A demain de nouveaux détails.

Tout à vous.

Château-Porcien, 3 septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Ce matin j'étais encore au village d'Amagne, comme vous le savez par ma dernière lettre; j'ai pu célébrer les saints mystères dans la pauvre petite église; oh! que nous avons besoin de prières. Dieu voudrait-il châtier la France? Hélas! l'horrible nouvelle se confirme; l'officier prussien ne m'avait pas trompé. Le désastre de Sédan dépasse tout ce qu'il était possible d'imaginer. Nous sommes partis d'assez bonne heure, dans la crainte d'être obligés de dépasser Réthel; si l'ennemi l'occupe, comme on nous l'assure, nous irons en avant. Nous avons hâte de marcher, enfin, dans un pays libre et de

ne plus contempler le casque bavarois. D'Amagne à Rethel nous avons, partout sur notre route, trouvé des populations désolées; les bruits les plus sinistres se répandent sur la conduite de l'ennemi qui, pour empêcher toute résistance, est disposé, dit-on, à brûler les fermes et à fusiller les hommes et les jeunes gens; beaucoup de familles émigrent; où vont-elles? Elles ne le savent pas, elles fuient et marchent devant elles, emportant à peine les objets de première nécessité. Ce spectacle est navrant. Rester à son poste et garder le seuil de sa demeure serait de beaucoup le plus sage, mais comment le persuader à des femmes, à des jeunes filles et même à des hommes fous de terreur. La panique est universelle? L'entrée de la huitième ambulance dans la ville y a produit, comme vous allez le voir, une étrange impression. Les bons habitants des faubourgs voyant s'avancer des fourgons blancs à croix rouge, voyant les voitures entourées d'hommes et de jeunes gens, dont les costumes et les insignes étaient

inconnus à Rhétel, s'imaginèrent que nous appartenions à l'armée ennemie, et, qu'en cette qualité, nous n'avions aucun droit à leur bon accueil et à leur sympathie. Le froid glacial avec lequel nous étions accueillis contrastait d'une façon si frappante avec les témoignages d'affection et de reconnaissance qui, partout, dans les Ardennes, nous avaient été prodigués, que bientôt nous eûmes quelque soupçon de la méprise ; pour la dissiper, nous parlâmes à haute voix, nous prononçâmes le mot *Français*, à droite et à gauche de la rue, pour l'édification de ceux qui ne se hâtaient pas de rentrer dans leurs maisons en se signant le front. Bientôt le qui-proquo fut dissipé, et, là comme partout, nous fûmes reçus avec une sincère et universelle bienveillance. Lorsque nous fûmes arrivés sur la grande place de la ville, la population nous entoura ; elle était là nombreuse, regardant avec stupeur l'envahissement de la mairie par les officiers et les soldats prussiens. Je montai les degrés du perron

qui conduit au siége ordinaire de l'autorité municipale, et j'entrai dans la grande salle d'honneur. Des tables avaient été dressées et des Allemands y travaillaient, y buvaient et y fumaient; les chaises et les fauteuils de velours vert étaient jetés, sans ordre, de droite et de gauche; le parquet était, sur toute sa surface, ou maculé ou couvert de débris; sur une console de plâtre le buste du prisonnier de Sédan était encore debout. Quels tristes jeux que les jeux de la guerre. Très-fatigué de la course, je m'assis tranquillement sur une chaise, et personne n'eut l'air de le trouver mauvais, mais bientôt plus fatigué encore du triste spectacle qui se déployait devant mes yeux que de la courbature gagnée sur la route d'Amagne à Rhétel, je descendis de nouveau sur la place et me mêlai aux groupes des citoyens trop pacifiques, peut-être, dont la ville venait d'être occupée. Tous, on le comprend sans peine, étaient avides de nouvelles. Cependant les directeurs de l'ambulance, peu soucieux de passer encore une nuit dans les

lignes allemandes, s'étaient mis en quête pour nous trouver des chariots et des bottes de paille. Le maire, au premier abord, avait fait quelques difficultés, un adjoint avait observé que si les chevaux n'étaient pas réservés au vainqueur, il pouvait, lors des réquisitions, faire sentir à la ville tout son mauvais vouloir, mais l'affaire, bientôt, s'était arrangée à la satisfaction générale, et des chars primitifs, ayant pour coussins des bottes de paille et de foin, nous ayant été amenés, nous avons pris la route qui conduit à Château-Porcien. Je passe sous silence les incidents de cette course, assez semblables à ceux qui déjà ont été déjà par moi signalés dans nos voyages précédents. Château-Porcien est en émoi comme toutes les villes et tous les bourgs voisins, les Prussiens l'habitent; nous allons encore les rencontrer dans les maisons et et dans les rues; malgré notre bonne volonté, il ne nous a pas été possible d'arriver, ce soir, en dehors des lignes ennemies. La cure est très-éloignée de l'hôtel

choisi par l'ambulance, mais l'aumônier de l'hôpital est logé à deux pas d'ici et m'offre une gracieuse hospitalité. Le ciel en soit béni.

Adieu, mon cher Aymard.

Croyez, etc.

Beaurieux, 4 septembre 1870.

MON CHER AYMARD,

Aujourd'hui, dimanche, j'ai eu la bonne fortune de dire la sainte messe dans une communauté transformée en ambulance militaire, un bon nombre de pauvres jeunes soldats, futurs prisonniers, y assistaient et ont été bienheureux après la messe de m'entourer, de m'entendre et de m'interroger. Force leur a été de m'astiquer de la tête aux pieds et de faire jouer sur mes vêtements les brosses les plus énergiques; la longue route à pied dans la boue et par une pluie battante avait fait de ma personne un tout indescriptible... J'ai visité les salles et consolé nos chers malades, deux pauvres

varioleux ont surtout fixé mon attention. Hélas! cette cruelle maladie commence déjà à sévir avec force; si la guerre doit être longue, elle fera dans nos rangs les plus affreux ravages. Nous sommes partis de Château-Porcien, vers les dix heures, après avoir entendu proclamer dans les rues, au son des tambours, les réquisitions allemandes. « Les troupes sont réunies, disait le proclamateur des décrets de la force armée, dans les champs situés à tel endroit et à telle distance du village, chaque habitant aura soin de porter, à telle heure, les provisions suivantes : Pain en telle quantité, soupe dans laquelle devront entrer tels ingrédients, etc., etc. » J'ai prêté, comme bien vous le pensez, très-peu d'attention à cet avis qui ne me concernait pas et me portait étrangement sur les nerfs. De Château-Porcien à Beaurieux, où nous sommes arrivés ce soir pour y passer la nuit, nous avons trouvé des populations de plus en plus affolées, et en même temps de plus en plus bienveillantes et charitables

pour les pèlerins de l'ambulance. Les plus pauvres femmes venaient nous offrir des rafraîchissements et y mettaient une insistance qui rendait tout refus impossible. De bons villageois et de bonnes mères de famille, en voyant sur nos fourgons cette inscription en lettres rouges « Société de Secours aux blessés militaires, » et apercevant couchés sur de la paille, dans un très-modeste chariot, quelques jeunes membres de notre caravane, trop fatigués pour suivre leurs confrères, s'imaginaient que notre convoi était un convoi de blessés et venaient à nous sur la route, élevant les bras en signe de commisération et essuyant leurs larmes du revers de leur main. Pauvres gens ! N'est-ce pas dans les bourgs et les hameaux qu'on rencontre le plus sérieux patriotisme? Des paysans moins avisés que ceux dont je viens de vous parler, nous prenaient pour un avant-garde de l'armée ennemie et témoignaient leur effroi ou leur répugnance, comme l'avaient fait les habitants de Rhétel, par les signes les moins

équivoques. De toutes parts, dans les sentiers et sur les grands chemins, nous rencontrions des fugitifs portant à la main ou sur les épaules des paquets de linge, des caisses ou des cartons. Je n'oublierai jamais, je crois, le triste spectacle d'une famille à l'aise sinon riche fuyant tout entière, maîtres et domestiques, sans savoir où elle s'arrêterait, sans savoir même exactement quelle route il lui fallait tenir. La charette qui contenait le mobilier, entassé à une assez grande hauteur, portait sur des matelas deux jeunes femmes vêtues de noir. L'une d'elles fit arrêter le véhicule pour me conter sa lamentable histoire et me demander conseil. Sa sœur, veuve depuis peu de jours et dans un état digne d'inspirer tout intérêt, avaient été saisie d'un tel effroi, en sachant l'ennemi près de sa propriété, qu'elle avait exigé ce départ ; elle était là souffrante, agitée, la moindre terreur pouvait lui devenir fatale. Que faire dans une pareille extrémité? J'encourageai de mon mieux ces pauvres femmes éplorées, mais je

n'avais en vérité aucune consolation sérieuse à leur offrir. A Beaurieux, comme dans tous les autres villages des Ardennes, nous avons été merveilleusement accueillis ; le bon curé veut me donner ce soir, non-seulement le lit, mais la table. Ce petit souper, en tête-à-tête avec un bon prêtre, me reposera un peu de la vie si durement agitée que je mène depuis mon départ de Paris. Demain, suivant toutes les probabilités, nous allons partir de bonne heure et nous diriger sur la bonne ville de Soissons.

Adieu, etc.

Dammartin, 5 septembre 1870.

Mon cher Aymard,

J'ai quitté Beaurieux de grand matin et suis arrivé sans encombre dans la bonne cité de Soissons. Rien sur la route, si ce n'est, à notre arrivée dans une petite localité dont le nom n'a point laissé trace dans ma mémoire, la nouvelle de la déchéance de l'Empereur et de la proclamation d'une nouvelle république. Hélas ! ces changements sempiternels, toujours acclamés par un des partis qui divisent la France, ne nous ont pas encore donné la paix et l'âge d'or. Dieu sauve la chose publique et nous sauve avec elle ! A Soissons, nous avons trouvé des préparatifs assez considérables ; on crée des

palissades, on prépare des chevaux de frise, on abat les maisons qui peuvent gêner la défense. Cette défense sera-t-elle sérieuse? On dit que les habitants ont juré d'être énergiques et de résister à outrance. Quoiqu'il en soit, l'armée qui remplissait la ville allait se retirer sur Paris, un convoi de trois ou quatre mille hommes était en formation.... Qu'allions-nous devenir? La question était importante, mon cher Aymard, car le siége de Paris semble, à l'heure qu'il est, infiniment probable. Valait-il mieux rentrer dans la capitale que de se rendre par une autre voie là où les blessés abondent, avec l'espoir de rejoindre plus tard l'armée, plus ou moins problématique, de la Loire, voilà ce qui fut longuement et vivement débattu. L'avis qui demandait le retour parmi les Parisiens l'ayant définitivement emporté, nous avons fait des démarches pour prendre le train militaire (il sera le dernier peut-être, car on parle de briser les rails), et sans peine nous l'avons obtenu.... Nos troupes ont campé près de la

gare, à une demi-lieue environ de Dammartin, et moi j'eus un moment la perspective de coucher à la belle étoile. J'étais monté dans la première fraction du train et la majeure partie de l'ambulance était montée dans la dernière; de plus, le point d'arrêt avait été assez vaguement désigné, il s'ensuivit que je pus craindre d'avoir dépassé la limite; le temps s'écoulait, la nuit était venue, et mes compagnons de route n'apparaissaient nullement à l'horizon. Assis sur un monceau de bois, mon sac déposé sur la terre, j'attendais, avec une certaine inquiétude; tout près de moi, des artilleurs dressaient leurs tentes de campement. Bientôt le brigadier s'approcha. « Mais, Monsieur l'aumônier, me dit-il, vous n'avez pas, je pense, l'intention de passer la nuit sur un pareil siége.... Venez, nous avons des tentes de surplus, nous allons vous installer, vous coucherez au milieu de nous. »

Cette bonne proposition me tira une épine du pied: j'étais sûr maintenant

d'éviter les charmes très-contestables de la belle étoile. Je remerciai, en promettant d'accepter la gracieuse hospitalité des bons artilleurs, si mes compagnons n'arrivaient pas le soir; mais bientôt un officier m'affirma qu'ils n'étaient pas loin, et, à ma grande satisfaction, une demi-heure s'était à peine écoulée, que, le sac au dos, je prenais, avec la caravane, le chemin de Dammartin où nous devions passer la nuit.

Le sac au dos! Ce mot-là, mon cher Aymard, toujours excite une certaine commisération, mais le sac ne mérite vraiment pas la réputation qui lui est généralement faite, il pousse le corps en avant, et les inconvénients qu'il présente sont compensés par les avantages qu'il fait naître. Un observateur devrait entreprendre l'éloge du sac et le relever aux yeux des pèlerins. Devant la porte de l'hôtel, à mon arrivée à Dammartin, j'ai rencontré le domestique du bon curé. Son maître était absent, mais il a donné l'ordre d'offrir sa maison aux aumôniers militaires. J'ai donc été conduit

à la cure et m'y voilà confortablement installé. Combien de temps durera le camp de Dammartin? Les officiers l'ignorent. Nous resterons avec nos chers soldats, jusqu'à leur rentrée dans la capitale, et puis nous rentrerons avec eux, ou mieux encore, nous irons nous caser là où, suivant toutes les probablilités, des efforts seront faits pour s'opposer à l'investissement de la grand'ville. Je me reposerai demain, mais, après-demain, comptez sur des nouvelles.

Adieu, etc.

Dammartin, 7 septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Depuis deux jours je suis au milieu des troupes campées à Dammartin; nos pauvres soldats sont loin d'avoir en abondance tout ce qui pourrait leur être utile et agréable, et, autant que je le puis, je viens au secours de ceux que je rencontre sur mon passage et leur fais quelque petite gracieuseté : à l'un, j'achète un pain bien frais et bien blanc ; à un autre, je procure un peu de liqueur fortifiante ; à un troisième, je fournis la possibilité de bourrer de nouveau une vieille et respectable bouffarde depuis plusieurs jours éteinte, au grand déplaisir de son propriétaire. Je

ne suis pas le seul à faire acte de générosité....

Croyant les Prussiens à leur porte, les habitants de Dammartin disent, à haute voix, qu'ils aiment mieux voir leurs provisions absorbées par les soldats français que volées et emportées par les soldats allemands ; ils ouvrent donc leurs poulaillers et leurs cabanes de lapins. A tous les coins de rue vous rencontrez des soldats de la ligne, des chasseurs à pied, des francs-tireurs occupés à plumer, à dépouiller, à préparer de vrais festins de Balthazar. Pour nous aussi les habitants sont bons et prévenants. Je suis entré dans la première maison venue, pour demander où il me serait possible de trouver une tasse de café : « Ici même, m'a-t-il été répondu ; il ne nous en reste qu'une seule tasse, mais elle sera pour vous, et nous ne souffririons pas, monsieur l'Aumônier, que vous allassiez chercher ailleurs ce que nous serons heureux de vous offrir. » C'est là un trait, mon cher Aymard, assez insignifiant en

lui-même, je le veux bien, mais il est caractéristique et peint au naturel le cœur et et la générosité de la classe moyenne, que partout, sur notre passage, nous avons trouvée constamment aimable et bienveillante.

Dammartin possède un hôpital tenu par les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul; il est transformé, lui aussi, en ambulance militaire; j'y vais faire de temps en temps ma petite tournée, et là, comme partout, je suis charmé de l'accueil de nos pauvres malades. Le camp, dit-on, sera bientôt levé.... Les nouvelles les plus fausses circulent : à en croire les alarmistes, l'ennemi s'avance avec une incroyable rapidité; il sera ici dans trois jours, dans deux jours, demain peut-êre. Je n'en crois rien; mais comment réagir contre la population qui a la certitude d'être prochainement envahie. Les mouvements de troupes sont incessants et la ville est, à toute heure, traversée par des fantassins et par des cavaliers; j'ai vu défiler un escadron de dragons vers le milieu

de la journée, et je n'ai pu m'empêcher de dire à mes voisins : Allons, voyons, croyez-vous que les Allemands possèdent rien de plus beau ? ces dragons ne valent-ils pas, et de reste, les illustres hulans rencontrés sur la route de Rancourt à Soissons ? Oui, nous avons des corps splendides, mais les avons-nous assez habitués à une rigoureuse discipline, mais leur avons-nous assez prêché le patriotisme et l'amour du devoir ?

J'ai interrompu ma lettre et voilà ce que je viens d'apprendre : Toutes les troupes vont se mettre en marche et rentrer à Paris ; le corps du général Vinoy, dont on vante la retraite comme un chef-d'œuvre d'audace et d'habileté militaire, va, lui aussi, pénétrer dans la capitale ; très-probablement peu d'efforts seront faits pour empêcher l'ennemi d'arriver sous les murs de Paris ; on parle cependant d'une affaire possible, sinon probable, aux environs de Montmorency. Comme notre ambulance n'a aucune raison pour presser sa rentrée

au milieu des parisiens, je crois que, demain, ou après-demain au plus tard, nous dirigerons nos pas vers le point indiqué comme le théâtre presque certain d'une affaire importante. Ah! que nous avons besoin de nous aider et de mériter d'être aidés par le ciel! Je dois vous le dire tout bas et comme en confidence : je reviens extrêmement sceptique de la campagne des Ardennes ; je crains que des efforts même héroïques ne soient impuissants à réparer les pertes immenses que nous venons de faire. Puissé-je me tromper.

Adieu, etc.

Montmorency, 7 septembre 1870.

Mon cher Aymard,

Le projet, dont je vous entretenais hier, a été mis en exécution, et je vous écris de cette célèbre petite ville où les Parisiens aiment, pendant les beaux jours, à venir déguster, sur l'arbre, les fruits du cerisier. Montmorency, à l'heure qu'il est, n'est point aux fêtes, je vous assure, ni aux parties fines; comme toutes les localités environnantes elle a perdu la tête, elle est affolée; tous ses habitants se retirent et déjà nous comprenons que l'impossibilité de nous ravitailler nous forcera bientôt, demain peut-être, à nous rabattre sur Paris. La journée de Dammartin à Montmorency n'a pas été

la moins dure de cette courte et pénible campagne; la pluie, les chemins glissants, la distance qui est considérable (on parle d'une dizaine de lieues) tout semblait réuni pour nous mettre à bout de forces.

Rien de bien extraordinaire n'a rompu, jusqu'à Sarcelles, la monotonie du chemin, mais à Sarcelles, le chirurgien en chef et moi nous avons failli être victimes de la panique qui de plus en plus s'empare des populations voisines de la capitale. Nos fourgons, nos infirmiers précédés de leur porte-drapeau, nos chirurgiens, nos aides et nos sous-aides avaient traversé les rues d'un bout à l'autre du village et notre caractère d'ambulance française nous semblait parfaitement notoire; il n'en était rien comme vous allez vous en convaincre. Le garde-champêtre ayant des scrupules sur la facilité avec laquelle il avait octroyé le passage à la petite caravane, crut devoir se raviser et venant au chirurgien en chef et à moi qui étions restés quelques pas en arrière, il nous somma d'exhiber nos pa-

piers. Nos passe-ports étaient en règle, le représentant de l'autorité publique nous déclara néanmoins que, de par son bon plaisir, nous devions rebrousser chemin et les faire viser par M. le Maire, seul capable de juger de notre identité. Nous faisons observer que cette prétention est vexatoire, que le jour baisse, qu'il nous faut rejoindre nos voitures et arriver à Montmorency avant la nuit pour y trouver des logements. Le garde-champêtre ne goûte pas nos raisons, et voyant que nous prenons à grands pas le chemin qui nous éloigne de Sarcelles, il ordonne à trois ou quatre gars de courir et de nous ramener. Nous voilà donc réduits à retourner sur nos pas et à traverser tout le village, mais cette fois en prisonniers, en véritables malfaiteurs. Le peuple semblait irrité; il nous prenait pour des Prussiens habilement déguisés, et un moment nous avons pu craindre qu'il nous fût fait un mauvais parti par cette population surexcitée et folle de terreur. L'Adjoint nous reçut en l'absence du Maire.

Vieillard intelligent, il vit de suite l'erreur du représentant de la force, nous fit des excuses polies et nous remit en liberté. La nuit était venue, nous crûmes nécessaire de réclamer une voiture ; le véhicule arriva; hélas ! c'était un tombereau. Je n'oublierai pas, je vous assure, le voyage de Sarcelles à Montmorency. Non, je ne crois pas qu'il soit possible d'être secoué d'une façon plus horrible. Debout, et les deux mains appuyées sur les bords du char, je me suis souvent demandé si j'arriverais en plein état de conservation au terme de la route. A Montmorency nous trouvâmes nos compagnons assez inquiets sur notre sort et installés dans une sorte de chalet sis au milieu de jardins champêtres et servant d'hôtel et de café ; je demandai à un jeune homme de me conduire à la cure. En tous lieux on trouve de nobles cœurs. Mon cicérone voulut se charger de mon sac, marcha longtemps, car l'église est éloignée de l'endroit où j'étais descendu, me fit entrer au presbytère, et refusa la

pièce de monnaie bien méritée que je voulais lui glisser dans la main. « Monsieur l'Aumônier, me dit-il, j'ai été trop heureux de vous rendre service; cet argent, réservez-le pour les pauvres blessés. »

Notre arrivée a fait sensation; M. le Maire est venu me voir à la cure et j'ai été appelé pendant le souper pour constater qu'un de nos jeunes chirurgiens, appréhendé et conduit par un gendarme, n'était pas un espion. Le curé de Montmorency, ne pouvant me loger, m'a envoyé dans une communauté où je suis à merveille.

Adieu.

Paris, 8 septembre 1870.

MON CHER AYMARD,

Montmorency devenait désert, il était pour nous inhabitable; les avis du reste sont fort partagés sur le point stratégique choisi par nos généraux pour s'opposer à l'envahissement de la capitale. Nous avons décidé, à l'unanimité, le retour à Paris. Le chemin de fer nous y a conduits en peu de temps, nous avons été admirablement reçus par le conseil de la société des secours aux blessés, et maintenant nous attendons l'occasion de nous rendre utiles : suivant toutes les probabilités, nous serons placés aux avant-postes et assisterons pendant le siége (car il paraît certain) aux combats

livrés sous les murs de Paris. Cette lettre est la dernière, peut-être, que vous recevrez de longtemps. A la grâce de Dieu

Croyez, etc.

PETIT RECUEIL

DES

LETTRES D'UN AUMONIER MILITAIRE

Envoyées par ballons montés, pendant le siége de Paris.

Arcueil, vendredi 28 octobre 1870.

Mon cher Aymard,

Enfin, nous avons des ballons; nous voilà débloqués et nos aéronautes vous donneront des nouvelles sûres de Paris et de nos personnes. Le ciel en soit béni! je serai court et mon style ne ressemblera pas mal au style des dépêches télégraphiques. Il s'agit bien de phrases en vérité à l'heure où nous vivons! Voici mon journal depuis le 9 septembre, époque de mon retour à Paris et de ma dernière lettre; je le commence aujourd'hui 28 octobre; je le continuerai aux heures où j'aurai quelque raison de croire à la partance d'un ballon.

9 septembre. Je suis allé ce matin au

palais de l'Industrie, pour savoir, avec certitude, quelle position était réservée à notre huitième ambulance mobile; il m'a été répondu que, probablement, nous aurions à établir une ambulance au palais du président du Corps législatif et à y soigner les victimes du siége.

10. Séjour à Paris. On parle de résistance avant l'arrivée de l'ennemi sous les murs, et nous sommes avertis de nous tenir prêts à marcher. Ce soir 11, j'ai reçu l'ordre de de me trouver, à 10 heures, en tenue de campagne, à la barrière du Trône.

11 septembre. A la barrière du Trône, nous sommes montés dans des voitures découvertes et, précédés de nos fourgons, nous avons pris le chemin de Meaux où une résistance assez sérieuse, disait-on, devait être organisée. A Lagny, nous avons trouvé un bataillon de mobiles venant de Meaux; illusion! La résistance était désormais impossible et les ponts avaient été coupés. Le chemin de fer, ce que nous ignorions le matin, marchait encore de Paris à Lagny

(il devait être coupé dans deux heures), nous avons réquisitionné des places par l'entremise du maire, et nous sommes rentrés dans la capitale entre six et sept heures du soir.

12 et 13 septembre. Séjour à Paris. Nous sommes toujours dans le provisoire et l'expectative.

Je suis allé visiter le palais du Corps législatif qui se transforme en ambulance. Le conservateur de ce palais m'a parfaitement reçu et déjà nous avons pris des mesures pour assurer le service religieux et installer une chapelle.

14. Ma préoccupation d'hier était inutile : les plans sont changés. Décidemment nous n'habiterons point Paris pendant le siége. Un billet de mon chirurgien en chef, reçu ce matin de bonne heure, me dit d'être à huit heures précises, à la gare d'Orléans ; nous sommes, en effet, partis de cette gare pour Juvisy, afin d'étudier le terrain. Les renseignements recueillis sur les lieux, nous ont décidé à nous rendre par la Belle-

Épine jusqu'au village d'Arcueil; cette route, nous l'avons faite à pied et nous sommes venus le soir, harassés de fatigue, frapper à la porte du beau collége Albert-le-Grand tenu par les Pères Dominicains du Tiers-Ordre enseignant.

15. Un de nos chirurgiens, établi à Arcueil en temps ordinaire, et connu des Dominicains, nous avait dit la veille que notre ambulance serait reçue avec joie dans les beaux et spacieux bâtiments du collége Albert-le-Grand. Le sous-prieur et le Père procureur nous ont, en effet, reçus à bras ouverts, et, jusqu'à nouvel ordre, nous attendrons ici les chances de la guerre. Nous sommes à deux pas du fort de Montrouge, peu éloignés de Bicêtre et de la nouvelle redoute en construction, dite redoute des Hautes-Bruyères. Suivant toutes les probabilités, des affaires sérieuses auront lieu dons ces parages et nous pourrons y être extrêmement utiles.

16. Je suis allé visiter le bourg, ou la petite ville, de Villejuif. Des meurtrières dans

toutes les murailles. Presque tous les habitants sont en fuite; ceux qui sont demeurés se plaignent amèrement de l'indiscipline de nos troupes. Hélas ! on parle de fusiller demain un sous-officier qui, menant des hommes au pillage, a fait ouvrir des meubles à coups de hache. Les soldats bons et sérieux sont désolés et demandent un exemple et une répression. Leurs vœux seront-ils exaucés?

Le premier ballon vous tiendra au courant de mes faits et gestes depuis le 17 septembre.

Arcueil, 4 novembre 1870.

MON CHER AYMARD,

Si, comme je l'espère, le ballon chargé de ma lettre n'est point transpercé par une balle prussienne, vous avancerez aujourd'hui dans la connaissance de ce qui m'est advenu depuis le commencement du siége... Je reprends mon journal au samedi, 17ᵉ jour de septembre.

17 septembre. — J'ai visité avec grand intérêt le fort de Montrouge, merveilleusement mis en état par nos marins. Le commandant Després, le commissaire d'Haranguier de Quincerot, le porte-enseigne Edgar de Saisset, fils de l'amiral, seront pour moi d'une grande ressource pendant

mon séjour dans cette partie des avant-postes. Leur amitié me rendra très-agréable le voisinage de Montrouge. J'ai voulu, dans la même journée, visiter le fort de Bicêtre et l'hôpital du même nom. Les fous sont éloignés, j'ai vu leurs tristes réduits ; les malades sont évacués, et, dans la crainte des bombes ennemies, on emporte une grande partie du matériel.

18 septembre. — J'ai fait aujourd'hui une petite visite à l'ambulance de Cochin, dirigée par les sœurs de Saint-Vincent de Paul et dont, jusqu'à nouvel ordre, nos chirurgiens auront la charge. L'aumônier des Sœurs, pendant la guerre, est M. Eugène Boré, ancien supérieur des Missions Lazaristes, en Orient ; je l'ai revu avec un grand plaisir, lui rappelant avec quelle bienveillance il m'avait donné l'hospitalité dans son beau collége de Bébeck, sur le Bosphore, pendant la guerre de Crimée. Dans l'après-midi, je suis allé me promener dans le camp établi près du village de Bagneux ; je n'ai eu qu'à me louer de la manière dont m'ont

accueilli les officiers et les soldats. C'était l'heure de la soupe, un peu de graisse payée à droite, qnelques petits verres achetés et donnés à gauche m'ont rendu populaire. On dit qu'un combat est imminent dans ces parages, à Bagneux ou à Châtillon.

19 septembre. — Les prévisions se sont réalisées, nous avons eu la plus triste affaire qu'il soit possible d'imaginer. La panique s'est emparée de nos jeunes soldats et des zouaves en particulier. Plusieurs d'entre eux ont été promenés dans Paris, de par l'autorité militaire, portant sur le dos cet écriteau déshonorant « Infâmes lâches, qui ont tourné le dos à l'ennemi. Que la France leur crache à la figure ! » Les Allemands ont envahi Villejuif, Châtillon, Clamart et Meudon. J'ai pris part à ce triste combat, mais le récit de ce que j'ai vu et fait, ce jour-là, serait trop long pour prendre place dans ce journal, j'en ferai le sujet d'une description particulière.

20 septembre. — Un franc-tireur nous est apporté dans la soirée ; il a la jambe

fracassée ; son courage est héroïque. Il ordonne à son beau-fils, âgé de dix-sept ans, de rejoindre la bande, et demande que, séance tenante, l'amputation soit effectuée. Il se réconcilie avec Dieu et supporte merveilleusement l'opération Avec un pareil moral, tout porte à croire que ce brave conservera la vie. Ancien soldat, il est décoré de la médaille militaire.

21 septembre. — A dix heures du soir, des charretiers viennent nous demander un brancard pour aller, sous les portes de Paris, relever un de leurs camarades grièvement blessé. Les gardes nationaux, peu satisfaits de sa réponse à leur « qui vive ? » ont tiré sur lui à bout portant. Vers minuit le pauvre jeune homme arrive à l'ambulance ; sa blessure est horrible. La décharge lui est entrée au milieu du ventre, et une grande partie du péritoine a été projetée au dehors. Je tremblais en m'approchant de cet infortuné, car la foi des charretiers est bien minée dans les environs de Paris, mais j'eus bientôt la consolation de voir que

j'avais à faire à un excellent garçon de de province. Léonard, c'est le nom du blessé, est né dans le Morvan, il a reçu, avec joie, les derniers sacrements de l'Eglise ; nous craignons qu'il ne meure avant le jour.

22 septembre. — Le pauvre Léonard est mort ce matin, dans les meilleurs sentiments. Un combat d'artillerie a eu lieu à la redoute des Hautes-Bruyères. Nous sommes allés, avec nos voitures, relever les pauvres blessés. Avec de grands dangers pour leur vie, nos brancardiers ont enlevé sept victimes. Le combat, très-important du reste, n'a pas été fort meurtrier. Nos troupes ont repris toutes les positions de Villejuif. Cette redoute des Hautes-Bruyères dans laquelle j'ai vu successivement des ouvriers civils, nos troupes et les Prussiens, nous est définitivement rendue. Le ciel en soit béni ! cet ouvrage, avec le temps, deviendra formidable. Parmi les blessés ramassés par la huitième ambulance, deux artilleurs, surtout, étaient mutilés de la manière la plus horrible. L'un d'eux, grand et beau jeune homme originaire

de l'Alsace, avait le bras brisé, la jambe fracassée, le bassin cassé, un trou dans le ventre et une plaie dans le flanc à y faire pénétrer la main. Malgré toutes ces plaies, il trouvait le moyen de se soulever encore sur le brancart, en demandant à boire.

Ma prochaine missive contiendra quelques détails encore sur cette journée du 22 septembre.

Adieu.

Paris

Mon cher Aymard,

Je vous fais parvenir, suivant ma promesse, le discours prononcé par moi, hier, au collége d'Arcueil, devant la dépouille mortelle du comte de Dampierre. Je n'ai mis aucun obstacle à sa publication; je désire même qu'il se répande. Quand un gentilhomme soldat meurt comme est mort le brave Dampierre, en simple et grand chrétien, il faut que les hommes de bien se réjouissent et que les mécréants, si nombreux de nos jours, sachent qu'on peut être noble, brave et intrépide sans

brûler ce qu'ils brûlent, sans adorer ce qu'ils adorent.

Adieu, mon cher Aymard.

Croyez, etc.

FUNÉRAILLES DU COMMANDANT DE DAMPIERRE.

Hier matin, à sept heures, un brouillard épais enveloppait la vallée. Les chevaux, aveuglés, se jetaient sur les barricades. On trouvait difficilement le chemin creux qui conduit à Arcueil, où est installée la huitième ambulance, dans la magnifique école Albert-le-Grand.

Quelques fidèles, quelques amis du comte de Dampierre, étaient venus lui rendre un dernier hommage. Dans la cour se touvait rangé le bataillon des mobiles de l'Aube.

Le corps du commandant fut apporté, à bras, sur les marches de la chapelle de l'École. Le Père de Bengy, aumônier de l'ambulance, fit une courte prière ; puis se tournant vers cet auditoire de soldats et de

gentilshommes, prononça d'une voix émue cette allocution :

« Messieurs,

« Je ne veux pas, à la fin de cette triste et touchante cérémonie, vous faire l'oraison funèbre de l'homme de cœur, dont la froide dépouille vient d'être déposée au pied de cet autel. Ma prétention est plus simple, mon désir plus apostolique. Avant de conduire à sa dernière demeure le commandant comte de Dampierre, je veux faire retentir à vos oreilles une parole qui souvent a fait battre vos cœurs ; je veux brièvement commenter devant vous ce grand mot si catholique et si français : le devoir.

« Le devoir, Messieurs, vient de briser, à trente et quelques années, une existence qui, grâce aux relations que fait naître une haute position sociale, grâce aux jouissances qui, presque toujours, accompa-

gnent une grande fortune, semblait, pendant de longs jours, pouvoir être parfaitement heureuse. Le devoir a causé cet immense désastre et sa victime ne l'a pas maudit, et nous-mêmes, au milieu de nos larmes, nous l'aimons et nous le bénissons. Ah ! Messieurs, c'est que le devoir a pour point de départ la cause la plus magnifique ; c'est qu'il a pour point d'arrivée la plus belle récompense qu'il soit possible d'imaginer.

« Le point de départ du devoir, Messieurs, est tout entier dans ces trois mots à jamais célèbres : Dieu le veut !

« La volonté de Dieu dans l'ordre et dans la justice, voilà ce qui toujours entraîna les héros, voilà ce qui décida le comte de Dampierre à ceindre l'épée, à marcher avec une ardeur, presque téméraire, contre les ennemis de notre beau pays de France. Oui, Dieu veut que pour sa patrie, pour ses frères, pour la sauvegarde de l'honneur national, tout homme, immolant l'égoïsme, se dévoue et s'expose

à tous les sacrifices. Celui que nous pleurons le savait, et il s'est levé, et il s'est dévoué, et le cœur libre, la tête haute, il s'est avancé, bravement, à la tête de ces héroïques jeunes gens qui, voyant le feu pour la première fois, nous semblaient, à tous, des soldats aguerris.

« Vous êtes tombé, Commandant, et aux mobiles éplorés qui relevaient leur chef, vous avez dit, l'un d'entre eux me le racontait il y a peu d'instants : « Je suis « frappé à mort;... mais qu'importe! j'ai « bien fait mon devoir!... » Le devoir, vous le connaissiez, vous connaissiez son admirable point de départ : la volonté divine. Vous connaissiez aussi son point d'arrivée; car, français et brave, vous aviez conservé, dans le fond de votre cœur, des sentiments profondément chrétiens. Croyant à l'existence d'un être infini et d'une âme immortelle, vous saviez bien que celui qui peut nous demander une vie passagère, peut nous rendre une vie qui n'aura pas de terme; que celui qui peut

nous demander sur la terre le sacrifice d'un beau nom, peut, dans une patrie nouvelle, nous rendre un nom mille fois plus glorieux ; que celui qui peut nous demander le sacrifice de nos richesses éphémères est assez opulent pour nous rendre, au centuple, des trésors qui, suivant la belle expression de l'Écriture, ne peuvent redouter les efforts de la rouille et des vers !

« Ce point d'arrivée du devoir, Messieurs, comme il est propre à exciter les courages, comme il est propre surtout à consoler ceux qui, revenant du combat, ont à pleurer leurs illustres compagnons tombés au champ d'honneur !

« Non, Commandant, vous n'êtes pas mort tout entier, et vous recevrez, de la main du plus libéral de tous les monarques, la récompense de votre admirable conduite. Aussi bien, comprenant le point de départ du devoir et son point d'arrivée, vous compreniez aussi, ce que je pourrais appeler son point d'appui, l'exemple du Dieu fait homme mort sur un gibet pour le

salut du monde, lavant les âmes dans son sang et les réparant par l'aveu dans la douleur et le repentir ; vous compreniez la Vierge héroïque qui, debout, se tenait au Calvaire au pied du bois ensanglanté. Sur votre noble poitrine, nous avons trouvé, retenue par une chaîne d'or, une image de la Vierge sainte ; vous portiez aussi ses livrées. Frappé à mort, vous avez, sur le champ de bataille, voulu qu'une main sacerdotale fût levée sur votre front ; vous avez, avec amour, déposé vos lèvres décolorées sur l'image de Jésus crucifié !

« Quel point d'appui dans les rudes exigences du devoir que la foi simple et ardente à ces choses sacrées ! La foi du chrétien, Messieurs, elle a été de tout temps la base inébranlable sur laquelle ont voulu s'appuyer les héros.

« Et maintenant, au nom de vos parents, de vos amis et de vos frères d'armes, au nom des religieux qui habitent cette pieuse demeure et vous ont prodigué leurs soins, au nom de cette huitième ambulance inter-

nationale, à laquelle je suis heureux d'appartenir et qui tant de fois déjà, je dois le dire avec simplicité, s'est exposée au feu de l'ennemi pour venir au secours de nos pauvres blessés, au nom de tous, Commandant, adieu! Nul d'entre nous, croyez-le bien, n'oubliera vos nobles exemples; comme vous, nous voulons être des hommes de devoir dans le temps et dans l'éternité. »

SERVICE

POUR LES

SOLDATS DES BATAILLONS

DE

L'INDRE ET DU PUY-DE-DOME

LETTRE

DU P. DUCOUDRAY AU P. DE BENGY

Au sujet du service à célébrer pour les soldats des bataillons de l'Indre et du Puy-de-Dôme, morts pendant la guerre contre les Prussiens.

Mardi soir (21 février 1871).

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Le colonel d'Auvergne désirerait vous voir demain dans la matinée pour combiner avec vous comment une messe pourrait être dite, par vous, en présence de tout son régiment, pour l'âme d'un pauvre mo-

bile mort à une des ambulances *Mottu* sans que l'on ait voulu appeler un prêtre, et conduit au cimetière sans passer par l'église.

Le colonel est allé faire toute une scène à l'ambulance *Mottu*, je l'approuve de tout cœur. Il a mis à l'ordre du jour ce fait ignominieux, et pour réparer autant qu'il peut cet outrage, il veut qu'une cérémonie religieuse réunisse, jeudi matin, tout son régiment.

Il compte sur vous pour dire la sainte messe et pour dire un mot. Vous trouverez le colonel, demain, chez M. le curé de Saint-Marcel.

L. Ducoudray, S. J.

Voici en quels termes la *Semaine religieuse de Paris* rendit compte de la cérémonie qui eut lieu, en effet, le jeudi suivant, et le texte du discours prononcé à cette occasion par le R. P. de Bengy.

Nous avons assisté, jeudi dernier, dans l'église de Saint-Marcel, à un de ces spectacles qui consolent, au milieu de tant de défaillances et de tant d'insolences.

Les deux bataillons des mobiles de l'Indre e du Puy-de-Dôme, profitant des loisirs de l'armistice, ont eu la bonne pensée de rendre à leurs camarades frappés au champ d'honneur un-hommage tout à la fois patriotique et chrétien. Dans ce but, ils se sont adressés à M. le Curé de Saint-Marcel, qui se trouve être leur pasteur depui qu'ils campent sur le boulevard de l'Hôpital. Leur désir fut accueilli avec empressement, et l'on convint que le jeudi 23, à neuf heures, une messe serait chantée pour les âmes de leurs chers défunts.

A l'heure dite, ces braves militaires avec leurs

chefs, fidèles à l'appel de l'amitié, remplissaient le chœur et les nefs de la petite et gracieuse église. Le Colonel d'Auvergne était à leur tête, comme aux jours des combats. A voir le recueillement de cette grave assemblée et la tenue religieuse de ces hommes de guerre, on s'expliquait leur courage en face de l'ennemi.

On comprenait aussi l'indignation dont fut saisi leur généreux colonel en apprenant qu'un de ses hommes, porté récemment dans une certaine ambulance, y avait été privé de tout secours religieux, puis jeté en terre, après sa mort, sans honneur, sans prière, sans bénédiction d'aucune sorte.

Le service religieux de Saint-Marcel était une solennelle protestation contre ce fait et les tendances malheureuses qu'il révèle.

La messe à été célébrée par le P. de Bengy, de la compagnie de Jésus, qui prononça, après l'évangile, l'allocution suivante :

« Colonel, Messieurs,

« Si j'interromps les saints mystères pour prendre la parole dans cette auguste cérémonie, ce n'est pas dans le but de faire

ici, devant vous, l'éloge des braves qui sont tombés au champ d'honneur ; c'est pour vous rappeler les sentiments que doivent faire naître dans vos cœurs le souvenir de leur glorieux trépas, et le spectacle que vous avez devant les yeux ; c'est afin de vous demander à tous de faire monter au ciel, pour le bonheur de ceux qui ne sont plus, l'encens d'une fervente prière.

« Vous avez voulu vous réunir au pied du saint autel, vous avez voulu assister à l'immolation non sanglante de l'auguste victime du Calvaire, et par la même vous avez fait naître l'occasion d'augmenter en vos cœurs des sentiments de foi, d'espérance et d'amour.

« La foi, Messieurs, ah ! elle peut s'endormir au milieu des préoccupations et des jouissances de la vie ; mais comme elle se réveille en présence de la mort ! comme elle est vivante en face d'un tombeau ! Quel est celui qui, se posant devant le corps ensanglanté d'un frère ou d'un ami, aurait l'affreux courage de repousser avec mépris

cette froide dépouille, déclarant qu'elle est le tout de l'homme, qu'elle n'a pas été ennoblie par la présence d'une âme immortelle, que née du hasard, elle est destinée aux humiliations du néant? Réveillons donc notre foi, Messieurs, au souvenir de ceux que nous avons perdus; prcclamons, avec tous les siècles chrétiens, l'existence de la vie qui n'aura point de terme, répétons avec la sainte liturgie : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que dans ma chair je verrai le Seigneur » *Scio quod redemptor meus vivit et in carne meâ videbo Deum meum*. Donnons ainsi une solennelle leçon à tant d'esprits superficiels qui croient se grandir en foulant aux pieds les plus saintes croyances, et ne s'aperçoivent pas qu'ils enlèvent de leur front la plus belle auréole, qu'ils privent leurs intelligences des plus pures lumières, qu'ils ravissent à leurs cœurs les plus douces consolations.

« Avec la foi, Messieurs, nous devons sentir, aujourd'hui, s'accroître dans nos

cœurs la vertu d'espérance. Il est sublime, sans doute, d'agir par le pur amour du devoir et sans nul espoir de récompense ; mais l'homme est ainsi fait qu'il a besoin, pour soutenir l'ardeur de son courage, d'espérer une grande renommée, ou des honneurs, ou des jouissances... Je vois ici, sur un grand nombre de poitrines, briller les étoiles ou les médailles de l'honneur ; j'en suis heureux, messieurs, et j'en suis fier ; mais pourquoi les législateurs ont-ils imaginé ces glorieux insignes? Ah ! c'est qu'ils savaient bien que le soldat marcherait plus résolûment au combat, s'il espérait qu'un jour ses concitoyens pourraient dire de lui, en le voyant passer : « Voilà un brave qui a fait noblement son devoir ! » Eh bien, Messieurs, ceux qui sont tombés dans la mort en combattant à vos côtés n'ignoraient pas qu'un Dieu, riche et puissant, pouvait récompenser leur sacrifice et leur immolation. Ils ont marché à l'ennemi pleins d'espérance : leurs aspirations ne seront pas déçues, et, martyrs du devoir et du patrio-

tisme, ils jouiront à jamais de la vérité et de l'amour infinis, seuls biens capables de remplir et de rassasier les facultés de l'homme. Ah! cet espoir du repos après le travail, de la joie après la douleur, ne le perdons jamais de vue, et nous serons forts contre les attaques des passions dégradantes, et nous régénérant nous-mêmes, nous régénérerons la famille, nous régénérerons la société, nous deviendrons, par l'espérance des biens futurs, aptes aux grandes et nobles choses dont seront à jamais incapables ceux qui veulent, ici-bas, vivre sans espérance.

« La charité, Messieurs, doit aussi faire entendre sa voix dans cette cérémonie funèbre. L'homme est un être faible, un roseau agité par le vent, et le Dieu de la justice ne peut laisser ses défaillances impunies; s'il le faisait, il serait un législateur ou ignorant ou insensé. Il est juste; mais il sait ouvrir son cœur à la clémence, et il n'est point insensible aux supplications qui de la terre s'élèvent vers son trône. Le

prier pour les pauvres et faibles victimes de la mort, c'est acte d'amour et de bonté. Votre colonel le savait, mes chers amis, et voilà pourquoi les prières de l'église ont été appelées en ce jour sur vos compagnons d'armes ; oui, votre brave et digne colonel, qu'à si bon droit vous honorez du nom de père, qui prit toujours si grand soin de vos corps, qui, toujours, dans le péril voulut marcher à vos côtés, armé simplement, vous le savez, de ce bâton avec lequel, dans nos contrées, les châtelains ont souvent coutume de visiter leurs champs et leurs vignobles ; votre brave et digne colonel a voulu pouvoir dire aux mères désolées qui ne presseront plus sur leur cœur leurs fils bien-aimés : « J'ai beaucoup aimé vos enfants, j'ai beaucoup aimé leurs corps, car j'en avais reçu la charge ; mais je n'ai point oublié leurs âmes immortelles ; je les ai aimés tout entiers et dans la vie et dans la mort. »

« Vous répondrez à cet appel, mes chers amis ; oui, vous allez prier et faire ainsi un

acte de fraternelle charité ; vous allez pendant que l'hostie sainte, par mes mains, sera mystiquement immolée et offerte au Dieu qui sonde et les cœurs et les reins, vous allez unir vos voix à ma voix, vos supplications à mes supplications. Faisons violence au ciel, et cet acte suprême de charité chrétienne sera pour nous un souvenir fécond dans ces jours mauvais ; il sera pour nous une précieuse bénédiction à l'heure où nous aussi nous aurons besoin du secours et de la charité des frères et des amis par nous laissés dans la vallée des larmes.

« J'ai fini, Messieurs ; mais avant de continuer les saints mystères, permettez-moi de proclamer solennellement, en présence de cet autel et de ce tabernacle, les noms glorieux des victimes dont nous déplorons la perte et qui sont tombées au champ d'honneur, ou morts victimes de leurs souffrances, et de leurs fatigues pour la défense du pays.

« Nous allons donc prier et offrir l'au-

guste sacrifice pour... » (Suivent les noms de tous les mobiles décédés dans le bataillon de l'Indre et dans celui du Puy-de-Dôme.)

LETTRE

A M. LE COMTE DE FLAVIGNY

PAR LE R. P. AN. DE BENGY.

Paris, 5 Mai 1871.

MONSIEUR LE COMTE,

Vous m'avez prié de vous adresser quelques courtes observations sur le ministère qu'il m'a été donné d'exercer pendant plus de six mois, au milieu de nos chers blessés militaires ; je me rends avec d'autant plus de plaisir à votre invitation, que, singulièrement consolé de tout ce qu'il m'a été donné de voir et d'entendre, j'éprouve le besoin de le redire et de remercier ceux qui m'ont donné l'occasion de n'être pas complétement inutile, pendant les jours mauvais que nous venons de traverser.

Parti pour les Ardennes avec la huitième ambulance mobile, je me suis, dès les pre-

miers jours, trouvé à même de soigner, de consoler, et de bénir nos pauvres jeunes soldats tombés en défendant l'honneur de la Patrie. Arrêtés dans la petite ville de Raucourt par l'entrée de l'ennemi, nous avions vu passer devant nous tous les aumôniers attachés aux différents corps de l'armée française, mon compagnon et moi, nous étions seuls prêtres, au milieu de l'armée bavaroise, pour donner les secours spirituels aux nombreux soldats recueillis dans les salles de la Mairie, et chez les bonnes religieuses de la localité. Impossible de dépeindre la prostration morale de nos pauvres blessés. Ils avaient supporté avec courage le bruit des canons et de la fusillade retentissant sur les deux montagnes et dans la rue ; ils avaient entendu sans pâlir l'écroulement des maisons et vu sans effroi une balle pénétrer dans l'ambulance et se perdre dans le matelas d'un de leurs camarades; mais, les sons joyeux des musiques ennemies leur déchiraient le cœur ; notre présence au milieu d'eux, dans cette infir-

merie devenue, bientôt, moitié allemande, moitié française, fut le sujet d'une véritable consolation. Tous ceux dont les blessures offraient quelque gravité, voulurent préparer leurs âmes et, lorsque la famine nous chassa de Raucourt, nous eûmes la consolation de nous dire qu'aucun de nos chers blessés n'aurait à paraître devant Dieu sans avoir reçu les secours de la religion. Si jamais l'utilité de la convention de Genève put être constatée au point de vue de l'aumônerie, ce fut assurément dans cette circonstance, puisque, mis à l'ombre du drapeau blanc orné de la croix rouge, seuls nous avions pu demeurer, avec nos soldats, après la triste déroute, fruit amer de la bataille de Beaumont. On comprend, sans peine, combien nous faisaient défaut les choses de première nécessité ; tous n'avaient pas pu être déposés sur des lits ; je marchais dans le sang, j'étais obligé de passer avec précaution au milieu de ces corps couchés par terre en tous sens et parfois, pour entendre la confession d'un moribond, il me fallait,

afin d'arriver jusqu'à lui, m'appuyer sur le corps d'un voisin, qui se fermant les oreilles se prêtait, avec respect, à cet acte de charité. C'était à coup sûr un spectacle navrant ; mais combien il eût été plus déchirant, aux yeux de la foi, si les consolations chrétiennes en avaient été bannies. Je dois à la vérité cet aveu, que les prêtres catholiques Bavarois ne firent pas, non plus, défaut à leurs compatriotes, et je fus, pour mon compte, extrêmement édifié de l'admirable piété avec laquelle un jeune bénédictin, à qui j'avais prêté ma petite boîte aux saintes huiles, administra le sacrement de l'extrême-onction à un pauvre chasseur allemand, frappé, la veille, d'une balle dans la tête ; cette triste victime de la guerre avait passé la nuit dans la forêt, et n'avait été amenée, à notre ambulance, qu'entre six et sept heures du matin... Hélas ! ces malheurs n'étaient que trop fréquents, malgré le zèle et le bon vouloir des soldats et des infirmiers. Je n'oublierai jamais l'angoisse d'un brave capitaine que je soutenais pendant qu'un

de nos docteurs lui enlevait une balle assez profondément enfoncée dans le bras : « Monsieur l'aumônier, me dit-il, et de grosses larmes, de ses yeux, coulaient sur ses joues, Monsieur l'Aumônier, ne soyez pas surpris de me voir pleurer.

« Ce n'est pas sur moi que je verse des larmes, mais sur mon excellent colonel. Ah ! le spectacle était affreux ! il a les deux jambes cassées et, peut-être, oublié dans la forêt, il y passera la nuit. Moi je suis obligé de suivre, malgré ma blessure, car l'ennemi n'est pas loin et il me ferait prisonnier ; mais je vous en conjure, Monsieur l'Aumônier, que des recherches minutieuses soient faites, que mon cher et pauvre colonel soit ramassé et entouré de soins. » Le colonel fut en effet ramassé, dans la forêt, par l'ambulance Néerlandaise. Obligé de quitter Raucourt, et de rentrer, au milieu des lignes Allemandes, jusqu'à la ville de Rethel, sans entrer à Sedan dont le triste drame se déroulait à quelques pas de nous, j'eus encore, dans ce pénible trajet fait à pied

et souvent par une pluie battante, de nombreuses occasions de produire quelque bien et d'exercer quelques œuvres de zèle. Les populations étaient affolées ; elles se groupaient autour de nous, dans les villages et dans les villes ; il fallait les rassurer, les encourager, et leur donner de bons conseils ; les hôpitaux étaient remplis de blessés et de pauvres malades, il fallait leur dire quelque bonne parole, leur faire quelque petit présent, les consoler de leur captivité future, et leur promettre des jours meilleurs ; quelques prisonniers bien portants erraient, aussi, dans les villages ; sans argent et sans ressources d'aucun genre, il fallait ouvrir sa bourse, et, suivant ses petits moyens, s'efforcer de leur venir en aide.... De Rethel à Soissons, de Soissons au camp de Dammartin, du camp de Dammartin à Paris, notre mission de charité fut, à peu près, la même. Le contre-coup de Sedan se faisait déjà cruellement sentir, et relever le moral du soldat n'est pas l'œuvre la moins importante de l'aumônier militaire qui comprend

son devoir.... Rentrée à Paris à la suite de nos armées, notre ambulance mobile, destinée à suivre une division militaire sur les champs de bataille, n'avait plus de raison d'être au sein même de la capitale, elle ne pouvait rentrer dans l'idée qui avait présidé à sa formation, qu'en habitant les avant-postes, et c'est, vous ne l'ignorez pas, ce qu'elle a fait constamment. Arcueil, Vitry et St-Denis furent les divers théâtres où elle put déployer son zèle, je vous donnerai quelques détails, Monsieur le Comte, sur les sujets, de consolation qui ont réjoui mon cœur de prêtre, dans ces diverses résidences. Arcueil, où nous fûmes conduits par une suite de circonstances imprévues, était un poste admirable ; tous les éléments d'une magnifique ambulance se trouvaient réunis dans le beau collége d'Albert le Grand dirigé par les pères Dominicains du tiers-ordre enseignant, qui voulurent bien nous donner une gracieuse hospitalité, et chose alors difficile à prévoir, la plus grande partie des combats engagés dans

les premiers mois du siége devaient se livrer de ce côté des avant-postes. Les batailles de Chevilly, de Bagneux, de Châtillon, de l'Hay, nous fournirent, en effet, un grand nombre blessés, et la joie de les avoir ramassés, nous-mêmes, sur le champ de bataille, nous donna, pour eux, une plus grande somme encore de zèle et d'affection. Dans une seule affaire nous avons été assez heureux pour en mettre à l'abri environ cent cinquante.

Vous dépeindre la fermeté, la résignation, la conformité à la volonté divine, la patience, la gratitude de la plus grande partie de ces pauvres enfants, serait chose impossible.... Un jeune marin me disait, il y a peu de jours : « Presque tous les bons chrétiens sont tombés, les autres avaient bien soin de ne pas s'exposer au péril. » Il exagérait, je le veux bien, mais plus d'une fois, je le confesse, j'ai été tenté de porter le même jugement au lit de douleur de mes jeunes blessés, tenté aussi de me demander à moi-même si, grâce à la grande loi de la ré-

versibilité, la providence ne s'était pas réservé, pendant la guerre, les victimes les plus innocentes. Mille traits, dont j'ai été témoin, viendraient à l'appui de ma thèse, permettez-moi d'en citer quelques uns qui me reviennent à la mémoire, et ont fait sur mon âme une plus profonde impression. Le soir d'une des batailles dont je vous ai parlé, Monsieur le Comte, et lorsque, déjà revenus du combat depuis deux ou trois heures, nous donnions nos soins aux blessés, on m'avertit qu'un tout jeune soldat, rendu par l'ennemi et mortellement frappé, venait d'être déposé dans une salle particulière, et que son état réclamait ma présence ; je me hâte d'accourir et je me trouve en face du jeune homme le plus doux et le plus sympathique qu'il soit possible de rencontrer; il me reçoit avec un respect mêlé d'affection, me parle de sa famille, de sa mère et puis ajoute avec une admirable résignation chrétienne : « Mourir à vingt ans, oh! c'est bien dur; mais enfin il faut s'y soumettre, puisque telle est la volonté de

Dieu. » Voyant que tout espoir était perdu ; la moëlle épinière en effet avait été touchée, et une paralysie générale de tout le bas du corps annonçait les ravages produits par la balle dans ces régions si délicates, je lui parlai de recevoir le pardon de ses fautes.... Monsieur l'aumônier, me répondit-il, demain la chose me sera plus facile, et j'ai la certitude de vivre encore demain, toutefois soyez sans inquiétude, si pendant la nuit je sentais mon mal empirer, j'aurais soin de vous faire avertir. Partageant sa conviction, je vais prendre un peu de repos, mais bientôt je suis réveillé par l'infirmier. Notre jeune malade me demandait à l'instant même. Je me rends auprès de lui.... Mon père, je m'étais trompé, je n'irai pas jusqu'à demain matin, il est temps de me préparer à paraître devant Dieu. Je lui administre les derniers sacrements et me préparais à réciter les prières des agonisants lorsqu'il m'engage avec son ordinaire placidité à prendre de nouveau quelques heures de repos, m'assurant qu'il me fera prévenir

lorsque sa mort sera prochaine. Deux heures s'étaient à peine écoulées, que, de nouveau, l'infirmier se présente.... Vite ! vite ! monsieur l'aumônier, votre blessé n'a eu que le temps de crier : le père ! le père ! et il vient d'entrer en agonie. J'arrive, et me mets en prière admirant comment le pauvre enfant avait été fidèle à sa promesse et avait suivi avec exactitude les diverses phases par lesquelles il passait, avant de rendre son âme à Dieu. Avouez, Monsieur le Comte, qu'il est difficile d'être, à la fois, et plus calme et plus doux, en présence de la mort. Cette fin, indice d'une âme si bonne et si pure, produisit sur moi, je l'avoue, une impression profonde, et les termes dont je me servis, en annonçant, sur carte et par ballon, à la famille de cet admirable soldat la perte cruelle qu'elle venait de faire, dut être pour elle le sujet d'une grande consolation. Je ne connais pas la mère de cet enfant béni, mais je crois pouvoir dire, sans crainte de me tromper, que cette pauvre femme est une sainte. La reconnaissance, qualité si

rare, dit-on, dans les cœurs ravagés par les passions mauvaises, m'a semblé être une des vertus les plus caractéristiques de nos blessés de 1870. Que de fois je les ai entendus exprimer leur affectueuse gratitude dans les termes les plus naïfs, et, quelquefois, les plus charmants... « Oh ! s'écriait, pendant une crise horrible, un pauvre mobile attaqué d'une maladie bien rare, le tétanos spontané, oh ! que vous êtes bon pour moi. — Je vous aime, disait un autre avec une admirable ingénuité, je vous aime comme ma mère. — Mon père ajoutait un troisième, je vous en prie, ne vous exposez pas comme vous l'avez fait dans le dernier combat. Oh ! je vous en conjure, ne soyez ni tué ni blessé, j'en serais inconsolable. » Cette reconnaissance, Monsieur le Comte, que j'avais constatée pendant mon séjour à l'école d'Arcueil, je l'ai retrouvée à Vitry, à Saint-Denis, dans les ambulances de Paris, et spécialement au grand hôtel, au corps législatif, au ministère des affaires étrangères ; chaque fois que nos nombreu-

ses occupations des avant-postes nous permettaient de venir faire une courte visite à ceux qui, pendant un espace de temps plus ou moins long, avaient été confiés à notre sollicitude, nous revenions émus de la joie reconnaissante avec laquelle nous étions universellement accueillis. Il fallait être sur ses gardes pour ne pas contrister de pauvres enfants si transformés, souvent, par la souffrance, qu'au premier abord, il était difficile de les bien reconnaître... Pour mon compte, je fus, un jour, vivement impressionné par un très-jeune soldat, presque un enfant, qui, me voyant passer près de son lit sans lui adresser une parole gracieuse, me fait signe d'une main décharnée de m'approcher de sa couche de douleur... « Monsieur l'aumônier, me dit-il, vous ne me reconnaissez donc pas, et, cependant (à ces mots sa figure décolorée se couvrit d'une subite rougeur), et cependant c'est vous qui m'avez relevé sur le champ de bataille ; vous ne me reconnaissez pas, moi je vous reconnaîtrais entre mille »... Vous comprenez sans peine,

Monsieur le Comte, quels efforts je dus faire pour consoler le pauvre enfant et réparer mon innocent oubli. Au grand hôtel je fus obligé de renoncer à voir fréquemment un pauvre jeune soldat de la ligne grièvement blessé, et près duquel, pendant un assez long temps, j'avais été forcé de remplir les fonctions d'infirmier; le cher enfant exigeant en quelque sorte de moi tous les services dont il avait besoin; je fus obligé de renoncer à lui faire de fréquentes visites, dans la crainte d'abréger sa vie. La reconnaissance dont il était pénétré lui donnait des crises de sensibilité nerveuse. Au son de ma voix, il sortait de sa léthargie, se prenait à pleurer, répétait incessamment ces deux seules paroles : Mon père! mon père! enlaçait ses bras autour de mon cou et refusait de me laisser aller.... Plusieurs fois je fus obligé de travailler à l'endormir pour m'arracher à ses chères étreintes. Naguère encore et pendant l'armistice, je pus constater, dans un de nos blessés d'Arcueil, cette prédisposition à la reconnaissan-

ce, qui comme j'ai l'honneur de vous le dire, Monsieur le Comte, a été pour moi, pendant le temps de la guerre, le sujet d'une incessante admiration. Ce trait sera le dernier, car je comprends qu'il faut me borner, et, reconnaissant moi-même de la reconnaissancede nos chers blessés militaires, je m'étendrais outre mesure, et dépasserais les limites que doit atteindre ma lettre et ce modeste compte-rendu.

Je visitais une ambulance établie dans une des plus célèbres communauté de Paris, et déjà presque tous les blessés ou malades m'avaient été présentés, lorsque survinrent deux jeunes soldats de la ligne ; le premier me salue courtoisement, mais le second, d'ordinaire plus communicatif que son camarade, au lieu de prendre la parole, me regarde en face, pendant que ses traits se colorent et que ses yeux s'humectent de larmes. « Mais, François, lui dit la supérieure, qu'avez-vous donc ?— Oh ! ma mère, c'est lui ! — Comment lui ? Que voulez-vous dire ? — Oh ! ma mère c'est lui, qui, de suite

après ma blessure, m'a ramassé au champ de bataille de Bagneux, » et il pleurait et il me prenait les mains. L'émotion du jeune soldat se communiqua, vous le comprenez sans peine, Monsieur le Comte, à tous les spectateurs de cette scène touchante. Le lendemain, appuyé sur son bâton, car il avait eu la cuisse traversée par une balle, le pauvre François venait me rendre ma visite, et me donner de nouvelles preuves de sa gratitude et de la bonté de son cœur. Je vous ai parlé, Monsieur le Comte, de la douceur en présence de la mort et de la parfaite reconnaissance d'une grande partie de nos blessés, que n'aurais-je pas à vous dire, si j'entreprenais de vous parler plus directement de leur esprit de foi. Là encore, dans l'impossibilité de moissonner, je vais glaner quelques épis. A la dernière affaire de l'Hay, nous étions allés jusqu'aux lignes prussiennes ramasser les morts et les blessés, et par deux fois dans la prairie qui s'étend du moulin de Cachan aux premières maisons du village, nous avons

reçu des décharges de fusils à aiguilles, malgré les deux drapeaux blancs à croix rouges dont nous étions précédés. Après cet acte inqualifiable, le commandant ennemi avait fini, cependant, par nous permettre d'approcher ; il m'avait donné quatre hommes pour m'accompagner dans les maisons voisines, et là, j'avais pu accomplir mon ministère de charité... Revenu près des lignes ennemies et près des excavations réservées aux sentinelles, j'avais voulu pénétrer dans le village, mais une voix cuivrée avait mis obstacle à mon projet, pendant qu'un jeune lieutenant me promettait que ses soldats allaient m'apporter les français tombés hors de l'enceinte infranchissable. Bientôt, en effet, un tout jeune soldat d'un régiment de ligne, frappé d'une balle en pleine poitrine, m'est amené par quatre soldats prussiens qui, en attendant l'arrivée d'un brancard, le déposent à mes pieds sur le bord d'un fossé. Je me mets à genoux auprès du cher enfant et lui fait baiser ma croix... Une galerie de soldats

allemands se forme alors autour de nous, et sans ombre de respect humain, à haute voix, après avoir témoigné la joie de me trouver, après m'avoir assuré que déjà du fond de son cœur il a demandé à Dieu pardon de ses offenses, mon jeune blessé me fait l'aveu des fautes qu'il se reproche d'avoir commises et me demande les secours de l'Église avec empressement; je me rends à son désir, et, je dois le dire ici, pour être véridique; bien que la manière dont j'avais été reçu dans la plaine de Cachan n'ait pas été de nature à me rendre bien indulgent envers nos barbares ennemis, les soldats prussiens, témoins de cette grande et lamentable scène, me paraissaient sérieux, tristes et sympathique. Plusieurs d'entre eux hochaient la tête et semblaient dire : Ah! faut-il que la politique nous force à faire ainsi périr de pauvres jeunes gens qui sont bons et religieux et qui, comme nous, ont été obligés de quitter leur village et leur mère. Le commandant, moins sensible que les soldats rangés sous ses

ordres, ne tarda pas à me signifier, que depuis trop longtemps, j'étais près de ses lignes, et qu'il me ferait prissonnier, si je ne me hâtais de rentrer au moulin ; mais j'avais eu le temps de faire l'œuvre de Dieu et je rentrai avec la consolation de penser que la Providence nous avait conservé la vie pour le salut des âmes.

Le ministère était facile, Monsieur le Comte, auprès de nos soldats, lorsque les blessures leur avaient laissé l'usage de leurs facultés intellectuelles, mais dans le cas contraire, il nous fallait un grand travail et une active surveillance. Je vous demande la permission d'appuyer, un peu, sur cette pensée et de la confirmer par un exemple, afin de répondre à certains préjugés qui tendraient à faire admettre que la visite rapide d'un prêtre au lit d'un blessé est tout ce qui peut être réclamé au nom de la justice et de la bonté. Un soldat de la ligne d'une vingtaine d'années ayant été conduit à l'ambulance, les docteurs me déclarèrent, après l'avoir examiné de près,

que moi seul je pouvais être utile et qu'ils n'avaient qu'à se retirer à la suite d'un premier pansement. La balle avait, en effet, traversé la tête et formé deux hernies de cervelle. Je m'installe auprès du lit de mon blessé, je m'efforce de lui être utile et agréable, de l'habituer à mes soins, à ma voix, dans l'espérance que si je parvenais à me faire entendre de lui, cette affectueuse assiduité aiderait des communications et, plus aisément, lui permettrait de me donner des signes de vie morale et de compréhension.... Pendant plus de quatre heures, je guettai, vainement, le premier jour, le moindre signe d'intelligence. Sans me décourager, le lendemain je me remis à l'œuvre, et, enfin l'idée me vint de lui adresser ces paroles affectueuses. « Voyons, mon fils, réponds-moi, comment t'appelle-tu? dis-moi ton nom de baptême, j'ai le plus grand désir de le connaître. » Silence complet, pendant quelques secondes, mais, bientôt, les lèvres du pauvre enfant s'entrouvrent avec effort, et, par trois fois, articulent

ce nom : François, François, François ; j'étais donc, enfin, compris, j'étais, grâce à Dieu, arrivé au but que je me proposais. — Très-bien, courage : cher bon François, ajoutai-je, tâche, mon enfant, de me nommer, encore, le pays ou habite ta mère. — Je suis *censément* de Laval. — Tu me comprends, c'est à merveille, Oh! bien maintenant, de tout ton cœur demande au bon Dieu pardon de tes péchés... A l'instant des sons inarticulés, mais évidemment destinés à formuler un acte de repentir, sortirent de la bouche du pauvre et cher François, et leur signification fut si évidente pour tous ses camarades, que leur conversation s'arrêtant à l'instant même, ce fut au milieu du plus profoud silence que je prononçai, en étendant mes mains sur ce front ensanglanté, les paroles de l'absolution.

Pendant notre séjour à Arcueil, Monsieur le Comte; nous n'étions pas seulement sur le qui-vive aux jours des grands combats ; les alertes de nuit nous tenaient souvent éveillés, et il était bien rare, en effet,

qu'à la suite de ces alertes quelque victime ne vînt pas réclamer les soins des docteurs et ceux de l'aumônier.

De toutes les nuits passées presque sans sommeil, celle qui, dans ma mémoire et dans mon cœur, a laissé les traces les plus profondes est sans contredit la nuit où quatre jeunes Bretons du Finistère plus ou moins grièvement blessés, nous furent, vers onze heures et demie du soir, amenés par leurs camarades.... L'un de ces braves jeunes gens, avec une naïveté pleine de courage guerrier, avait dit à ceux qui l'entouraient : « Tirer à travers ces petites ouvertures (il voulait parler des meurtrières établies dans les barricades), c'est chose difficile et qui ne meplaît guère ; je vais monter sur le mur ; j'y serai bien plus à mon aise pour renverser quelque Prussien. » Son projet avait été mis à exécution, mais bientôt, servant de point de mire, il était tombé lui-même baigné dans son sang et frappé d'une balle presque au milieu de la poitrine. Non-seulement son état était désespéré, mais la

mort devait être prochaine et, ne sachant pas la langue bretonne, je me trouvais assez embarrassé pour remplir mon ministère de réconciliation.... Une bonne pensée, pour lors, s'offrit à mon esprit.... Me tournant vers les jeunes mobiles qui avaient conduit les quatre blessés, je demandai si plusieurs d'entre eux comprenaient les deux langues, et sur leur réponse affirmative, je leur dis, non sans quelque émotion. « Mes amis, j'ai besoin de votre secours, il faut qu'un d'entre vous me serve d'interprète et m'aide à préparer à son dernier passage son infortuné camarade.... Aussitôt, un grand et beau jeune homme se détache et, se mettant à genoux à côté du blessé, lui dit, avec cette franchise qui caractérise les hommes de foi, que sa mort est prochaine et puis, se tournant vers moi : « Je viens de lui annoncer qu'il va mourir, Monsieur l'Aumônier, et il dit que c'est bien ! Que faut-il ajouter? — Il faut l'exciter à la contrition de ses fautes et le préparer à la grâce de l'absolution sacramentelle... — Très-bien, mon père! »

Voilà que mon jeune soldat, subitement transformé en apôtre, se penche sur le mourant et l'exhorte, à haute voix, dans le langage du pays, avec tant de foi, d'onction et de piété, que, sans comprendre les pensées qu'il exprimait, tous les témoins de cette scène l'écoutaient avec une profonde émotion. L'exhortation terminée, mon pieux interprète m'avertit que je puis lever la main et que son camarade est prêt à recevoir le pardon de ses fautes ; je l'absous et prépare les saintes huiles; pendant ce temps, toujours penché sur le pauvre blessé, mon jeune apôtre continuait son œuvre de zèle. Je lui demande, après avoir administré le sacrement de l'extrême-onction, s'il pense que le moribond, dont la respiration est des plus difficiles, pourra sans danger jouir d'une grande et suprême consolation : recevoir le saint Viatique. « Mon père, je vais le lui demander à lui-même, je crois qu'il le pourra. » La réponse du blessé ne se fit pas attendre... « Oui, dit-il, après avoir fait un essai pour voir s'il n'exposerait pas la sainte

Hostie à une profanation matérielle.... Oui, mais que l'aumônier se dépêche ! » J'avais sur moi ma petite étole de moire blanche et sur ma poitrine, suspendue par une torsade blanche et rouge, ma petite custode d'argent, je me hâte donc de gravir les degrés qui conduisent à la chapelle intérieure du collége, j'y prends rapidement une Hostie consacrée et me prépare à gagner l'ambulance ; mais, voilà qu'au moment où je me retourne, tenant entre mes mains le Viatique du chrétien fidèle, le jeune soldat qui m'avait accompagné, faisant l'office de choriste, élève la voix et, avec une merveilleuse simplicité, s'écrie : Mais moi aussi, mon père, pour mieux me battre, je veux me confesser.... Très-volontiers, cher enfant, répondis-je, je serai tout entier à ton service dès que j'aurai communié notre pauvre mourant. Ah ! mon jeune compagnon comprenait que la foi centuple la valeur.

Ce dialogue entre le prêtre et le soldat, dans un moment si solennel, dans cette petite chapelle à peine éclairée par une faible lumiè-

re, à l'heure de minuit, au moment où quelques coups de fusil pouvaient donner à craindre qu'une nouvelle alerte ne vînt faire d'autres victimes, ce dialogue, Monsieur le Comte, je ne l'oublierai jamais; il sera pour mon cœur un des meilleurs souvenirs de la rude et pénible campagne de 1870.

Mais, permettez-moi de revenir à l'intrépide soldat breton que j'ai laissé dans l'ambulance, luttant contre la mort; lorsque j'arrivai près de son lit, j'y trouvai de nouveau mon fidèle interprète.... A ma vue, le mourant s'était soulevé, et prononçait, avec peine, quelques paroles entrecoupées et, de la main, son camarade lui faisait signe de se calmer et de se taire; je remarquai, en même temps, que le missionnaire improvisé, lui-même, faisait le geste de s'éloigner, et semblait refuser d'écouter les paroles qui lui étaient adressées par son compagnon d'armes... Je demandai, avant toute chose, l'explication de cette petite scène, et j'appris, avec admiration, que, n'ayant pas auprès de lui un prêtre capable de l'entendre, le pau-

vre enfant de la Bretagne avait voulu, dans son incomparable simplicité, imiter, sans le connaître, sans doute, le grand acte de foi de Bayard, confessant ses fautes à son jeune écuyer, et avait voulu faire en présence de son compatriote et dans sa langue maternelle, l'aveu de ses offenses. Il reçut alors la divine hostie, remercia l'hôte auguste qui venait le visiter sur sa couche ensanglantée, et, peu d'instants après, purifié, consolé, enrichi de tous les dons célestes, il rendait sa belle âme au Dieu de toute miséricorde. Quel est le soldat chrétien qui n'envierait pas une mort à la fois si glorieuse et si consolante?... Auprès du lit où venait d'expirer le jeune paysan breton, se trouvait celui d'un autre enfant de la Bretagne moins grièvement atteint : blessé au cou, cependant, de manière à effrayer au premier abord, et à donner, avant, l'étude approfondie de la plaie, de sérieuses inquiétudes; je m'approchai de lui et, voulant relever son moral, je lui dis en français, il le comprenait et le parlait même

avec facilité : « Sois bien tranquille, cher enfant, je viens de consulter nos docteurs, tous ils sont d'accord pour m'affirmer que ta blessure étant sans gravité, tu es sûr de de n'en pas mourir. » A ces mots le jeune campagnard fixa sur moi ses regards avec un sentiment indicible de douceur et de résignation : « Mais je veux bien mourir ! » me dit-il. J'admirai une pareille réponse lorsque, hochant la tête, il ajouta : « Mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter. »

Cette parole me terrassa, monsieur le Comte ; je le disais le lendemain dans une réunion d'officiers, qui la déclaraient, purement, et simplement sublime. Je le disais, et je vous demande permission de le redire, un pareil mot m'eût été donné commé étant l'expression des sentiments d'un jeune campagnard, j'aurais eu de la peine à le croire, j'aurais eu la tentation d'accuser le narrateur d'un peu d'enthousiasme et d'exagération. N'est-il pas réel, en effet, que, sortie de la bouche d'un homme habi-

tué aux plus graves méditations, cette parole : *Je veux bien mourir, mais non, je n'ai pas encore assez souffert pour le mériter*, serait magnifique ; mais que, dite par un villageois, elle mérite d'être reportée à celui qui est la lumière de tout homme venant en ce monde et qui, seul, peut donner, aux petits et aux simples, de pareilles lumières, seul est capable de leur inspirer d'aussi sublimes pensées, et d'aussi magnifiques sentiments.

Si la foi des soldats fut pour nous, Monsieur le Comte, le sujet d'incessantes consolations, je dois ajouter que celle des officiers avec lesquels la providence m'a mis en rapport, ne m'a pas moins édifié et consolé dans le Seigneur. On l'a dit mille fois : la croix et l'épée ont de telles affinités, qu'il est bien rare de voir un homme de cœur frappé par l'épée, refuser d'embrasser la croix. Je ne m'étendrai pas longuement sur cet article, mais là, encore, que de traits édifiants je pourrais raconter.

Il vous souvient, Monsieur le Comte, de

la fin si glorieuse et si chrétienne du brave comte de Dampierre. J'ai conduit son corps à la Madeleine et j'ai été témoin des magnifiques obsèques qui lui ont été décernées par l'admiration des hommes de toutes les croyances et de tous les partis; mais ces splendeurs n'ont pu me faire oublier le modeste service d'Arcueil, ni le recueillement ni les larmes des mobiles qu'il avait conduits au combat. Monsieur de Dampierre, je l'ai dit et je sens le besoin de le répéter, est mort en véritable et grand chrétien et c'est en toute sincérité que j'ai pu lui adresser à lui-même, en présence de sa dépouille mortelle, ces paroles qui font sa gloire et ont été le sujet d'une graude consolation pour sa noble famille : « Comprenant le point de départ du devoir et son d'arrivée, vous compreniez aussi, commandant, ce que je pourrais appeler son point d'appui, l'exemple du Dieu fait homme, mort sur un gibet pour le salut du monde, lavant les âmes dans son sang et les réparant par l'aveu dans la douleur et dans le

repentir; vous compreniez l'exemple de la Vierge héroïque qui, debout, se tenait au Calvaire au pied du bois ensanglanté. Sur votre noble poitrine nous avons trouvé, retenue par une chaîne d'or, une image de la Vierge sainte; vous portiez aussi ses livrées. Frappé à mort, vous avez, sur le champ de bataille, voulu qu'une main sacerdotale fût levée sur votre front; vous avez, sur votre couche d'agonie, réclamé des bénédictions nouvelles; vous avez, avec amour, déposé vos lèvres décolorées sur l'image de Jésus crucifié. »

Peut-être, Monsieur le Comte, mon appréciation vous paraîtrait suspecte et entachée d'une bienveillance dépassant toutes bornes, si je vous disais que les nombreux blessés qui m'ont passé sous les yeux et, pour ainsi dire, entre les mains, pendant cette triste et longue guerre m'ont, sans presque aucune exception, édifié et réjoui par leur esprit de foi, par leur affection pour le prêtre et par leur gratitude; et cependant je resterais, je crois, dans la

plus stricte exactitude. Nul ne s'est soustrait aux influenees de notre zèle, tous ceux que nous avons perdus ont reçu, avec respect, les derniers sacrements de l'Église ; deux ou trois, peut-être, ont accepté, plutôt que souhaité, leur réconciliation : tous les autres, ont témoigné le désir de mourir dans les espérances que fait naître le repentir et dans la paix de Dieu... Notre ministère, à Vitry-sur-Seine, eut un caractère un peu différent de celui que nous avions exercé dans le collége d'Arcueil. A Vitry, les blessés furent moins nombreux, mais nous eûmes à donner les premiers soins à ce nombre presque incalculable de pauvres soldats malades, en même temps que, de concert avec les aumôniers des divers bataillons de mobiles, nous préparions à marcher avec courage nos jeunes soldats bien portants qui, tous les jours, pouvaient aller au feu. Chaque soir, la cloche appelait dans la charmante église de Vitry les soldats de la ligne, les mobiles et les braves marins ; la prière du soir était récitée, à tour de rôle,

nous faisions une courte exhortation, nous entonnions de pieux cantiques, nous donnions, avec profusion, chapelets, scapulaires et manuels du soldat ; nous écoutions ceux qui voulaient s'entretenir, en secret, avec nous et nous avions toujours la consolation de voir nos efforts couronnés de succès, comme il était facile de s'en convaincre en voyant le matin, à la messe de cinq heures et demie, un certain nombre de nos braves retremper à la sainte table leur courage et leur bon vouloir. A certains jours plus solennels, les nefs de l'église n'étaient pas suffisantes pour contenir la foule des officiers et des soldats. Le salut de la fête de Noël, entre autres, fut merveilleux. Morceaux d'ensemble, fanfares militaires, chants religieux exécutés par des officiers de la mobile et de la garde nationale, rien ne manqua pour rendre cette cérémonie vraiment extraordinaire, vu les circonstances dans lesquelles on y procédait, c'est-à-dire aux avants-postes et à quelques pas des armées ennemies. Les vues de Dieu

sont admirables et un bon nombre d'âmes, peut-être, devront leur salut éternel à leur séjour au milieu de nos camps. Un seul trait, Monsieur le Comte, à l'appui de cette affirmation. Je vis, un jour, venir à moi un jeune marin, à la figure ouverte et sympathique; il s'agissait pour lui d'une très-grosse affaire; embarqué dès l'âge le plus tendre, il n'avait jamais fait sa première communion et ne voulait pas cependant, me disait-il, aller une troisième ou quatrième fois au feu sans avoir accompli ce grand acte de la vie chrétienne. Comme de lui-même et par suite de grands efforts de bonne volonté, le cher matelot s'était instruit des dogmes catholiques, il ne fut pas difficile d'acquiescer à son désir; le jour et l'heure de la première communion furent réglés; ce devait être de grand matin, pour ne pas nuire au service militaire... Au jour et à l'heure dite, je vis venir mon marin, mais il n'était pas seul. « Monsieur, me dit son compagnon, je suis le *matelot* du brave jeune homme, que vous

avez préparé, pour la première communion ; je ne veux pas que mon *matelot* aille seul à la sainte table, et je viens vous demander d'être assez aimable pour me préparer à communier auprès de lui. » Ce qui fut dit fut fait, et le ciel, me semble-t-il, dut contempler, avec une grande joie, ces deux hommes de mer agenouillés, avec tant de foi, à la table de vie. A Vitry-sur-Seine, Monsieur le Comte, nous avions un magnifique personnel en postes de mobiles, de nombreux infirmiers militaires, des hommes de train, avec mules et cacolets, mais le matériel laissait nécessairement beaucoup à désirer... Établis dans l'immense château de Madame la Comtesse Dubois, nous eûmes à souffrir des intempéries de la saison ; il nous fallut nous contenter d'une simple paillasse sans draps et sans traversin, notre ravitaillement fut souvent difficile, mais toutes ces privations nous semblaient bien légères auprès de celles de nos pauvres soldats, et nous nous estimions heureux de nous trouver à ce poste d'hon-

neur pour y recevoir, soigner, encourager et consoler les malades ou les blessés, qui, incessamment portés sur des brancards par leurs camarades, venaient nous demander une couche un peu moins dure, des soins un peu plus assidus ou la facilité d'être conduits dans une de ces ambulances de Paris, où la charité publique et privée rivalisaient de zèle pour venir au secours de toutes les misères. Je passe sous silence, pour n'être pas infini, des traits de foi et de reconnaissance semblables à ceux que je vous ai signalés au commencement de cette lettre, qu'il me suffise de vous dire, qu'à Vitry comme à Arcueil, tous ceux que nous avons eu la douleur de perdre ont eu la consolation de recevoir les secours religieux.

Il me reste, Monsieur le Comte, à vous dire quelque mots de mon séjour dans la plaine de Saint-Denis, pendant les derniers jours de la guerre et les premiers jours de l'armistice. Un soir, nous venions de terminer notre modeste repas, de manger notre

modeste morceau de cheval, car permettez-moi de vous le dire en souriant, nous avions été réduits à tuer un de nos coursiers et à le manger depuis la queue jusqu'aux oreilles, une dépêche télégraphique est remise au chef de notre ambulance, et ce télégramme nous dit de nous rendre à Saint-Denis, dans le plus court délai. Faut-il partir dans la nuit même, faut-il attendre au lendemain? La dépêche ne le dit pas. L'amiral est consulté, il craint qu'un combat d'infanterie n'ait eu lieu, il nous engage à partir immédiatement et nous donne avec un laisser-passer, un lancier à cheval de son escorte, pour nous faire ouvrir plus facilement les portes de Paris.... A onze heures, nous nous mettons en marche, précédés de notre lancier et de deux infirmiers armés de falots; nous avançons péniblement au milieu de la boue, nous traversons, après nous en être fait ouvrir deux fois les portes, le pauvre Paris, qui, cette nuit-là comme toutes les autres, était cruellement bombardé. La course était

longue et fatigante, car, obligés de consacrer notre omnibus aux objets nécessaires aux blessés, nous avions dû la faire à pied. Nous arivâmes cependant vers deux heures du matin. Le ciel était en feu, et, pendant la route, l'horizon nous était apparu semblable à celui que souvent, sur le soir d'un jour d'été, le voyageur voit sillonné par un nombre incessant d'éclairs et de lueurs fugitives.

Notre présence n'était pas aussi nécessaire que nous l'avions pensé d'abord, mais elle était souverainement utile ; les pauvres victimes de l'affreux bombardement de Saint-Denis n'ayant pas, et tant s'en faut, tous les secours qu'ils pouvaient réclamer.... Rien ne peut s'imaginer de plus disparate et de plus navrant que l'ambulance vers laquelle nous étions envoyés. A côté de nos jeunes scldats, se trouvaient des vieillards atteints par des obus, à côté de nos marins, des jeunes gens de quinze à seize ans. Dans deux lits voisins l'un de l'autre, gisaient les deux frères, l'un, âgé

de dix-sept ans, avait été blessé au bras et à la tête ; l'autre, âgé de sept ans seulement, avait reçu, à l'occiput, un éclat d'obus, et ses deux yeux, par suite du contre-coup, étaient injectés de sang ; j'ai rarement vu quelque chose d'aussi touchant, que la sollicitude du jeune homme pour son tout petit frère, et sa joie lorsque celui-ci, sortant de son assoupissement, consentit, enfin, à prendre un peu de nourriture.

Ces blessés, sans doute, inspiraient l'intérêt, mais, celui sur lequel se concentraient, en quelque sorte, toutes les pitiés et toutes les affections, était une petite tête blonde, un charmant bébé de trois ans, auquel, deux éclats de bombe avaient enlevé une partie du mollet et quelque chose de la partie charnue sise au-dessous des reins. La même bombe, tombée au milieu de la famille du petit Léon, avait tué son père, blessé grièvement sa mère, et blessé ou tué plusieurs de ses frères et sœurs. Le bruit avait couru, d'abord, que tous sans exception avaient été victimes du bombarde-

ment, mais, un jour, nous vîmes entrer deux enfants dans la salle où était le petit blessé de trois ans, et, ses cris déchirants nous apprirent qu'il venait de reconnaître sa jeune sœur et son petit frère. A Saint-Denis, comme à Vitry, comme au collége d'Arcueil, Monsieur le Comte, je trouvai la plus grande félicité à remplir mon ministère de paix et de charité auprès de nos soldats et de nos rudes et fidèles matelots.... Hélas! Il me fallut, bien des fois, prendre le chemin d'un cimetière, abandonné depuis quelques mois, mais, ouvert par un ordre formel de l'amiral; je n'eus pas seulement à confier à la terre les cadavres des blessés morts entre mes mains, mais aussi, les corps des matelots tombés au fort de l'Est; un de ces cadavres était horrible à voir, la tête avait été presque entièrement enlevée et séparée du tronc.... Les obus arrivaient jusqu'au champ de mort, où nous déposions les victimes de la guerre, et, un jour entre autres, les soldats qui m'assistaient se crurent obligés d'interrompre les prières de l'É-

glise. « Arrêtez, Monsieur l'Aumônier, me dirent-ils, il faut voir où elle va tomber. » La bombe éclata derrière le mur du cimetière, et nous pûmes continuer en paix la funèbre cérémonie. J'aurais encore bien des faits intéressants à raconter, Monsieur le Comte, j'aurais, entre autre, à vous parler des sentiments héroïques d'un jeune matelot et des admirables paroles qu'il fit entendre à sa dernière heure, mais je m'aperçois qu'entraîné par un sujet si grandement sympathique à mon cœur de prêtre, j'abuse de votre bienveillance.. . Permettez-moi donc de m'arrêter ici, Monsieur le Comte; si ma lettre avait été destinée à la publicité, j'aurais évité, peut-être, quelques détails plus intimes, et me serais effacé davantage, mais, connaissant votre extrême bonté, j'ai voulu laisser courir ma plume et, laissez-moi le dire, écrire avec mon cœur.

En finissant, Monsieur le Comte, je veux vous remercier, vous et le comité que vous présidez, de m'avoir donné l'occasion d'être utile à la cause de Dieu, pendant les tristes

jours qui viennent de s'écouler.... Jamais je n'oublierai, croyez-le bien, le choix que vous avez fait de moi, pour présider aux soins religieux d'une ambulance destinée à suivre nos soldats sur les champs de bataille.... Ancien aumônier de l'armée d'Orient, j'aurais cruellement souffert de me tenir à l'écart pendant la guerre de 1870. S'il m'a été donné de rendre quelques services à la société dont vous êtes le président, Monsieur le Comte, je ne demande qu'une seule récompense, celle de pouvoir, dans le cas probable d'une revanche plus ou moins prochaine, me dévouer encore au salut et au soulagement matériel et spirituel de nos chers blessés militaires des armées de terre et de mer.

Agréez, Monsieur le Comte, avec mes nouveaux remercîments, l'expression du profond respect avec lequel je suis

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. DE BENGY.

Aumônier de la 8e ambulance mobile internationale.

CHOIX DE LETTRES

REÇUES PENDANT LA GUERRE DE 1870

Lettre d'un jeune soldat du génie.

Palais de l'Industrie, 21 août 1870.

Mon Révérend Père,

Ces quelques mots, que je vous écris, vous annonceront que ma plaie prend bonne tournure, j'espère que la guérison est prochaine et que je pourrai aller venger mes chers camarades. Ceci m'impatiente et c'est pourquoi le temps m'est un peu long. Mon cher père, je vous remercie tendrement de la grande bonté, que vous témoignez pour moi chaque jour. Votre paquet de cigares m'a fait un sensible plaisir ; je serais bienheureux, si je pouvais vous remercier devant vous. Si vous pou-

viez, mon père, s'il y avait possibilité de venir me voir, j'éprouverais de cette joie pure qu'on goûte auprès des gens comme vous.

Je finis ma lettre, en vous embrassant. Je suis avec le plus profond respect, mon père, le dévoué et respectueux enfant qui vous est bien reconnaissant.

BECKER JEAN-BAPTISTE.

Lettre d'un jeune artilleur.

MON CHER MONSIEUR L'AUMÔNIER,

C'est avec un vrai amour et une vraie reconnaissanc, que je viens vous voir aujourd'hui, sur papier, en attendant que je puisse vous parler de bouche. Depuis

que nous vous avons quitté, nous avons éprouvé beaucoup de changement de toute manière. Je ne suis pas encore garanti, mais malgré celà j'espère sortir bientôt, et aider tous mes camarades à venger la France. Tâchez donc de venir nous visiter. Je serai bien heureux, de vous voir; seulement il m'est arrivé un accident bien fâcheux, pour moi, j'ai cassé la jolie pipe que m'aviez donnée. J'en ai du chagrin, mais pas autant que si nous avions du tabac, comme quand nous étions auprès de vous. André vous regrette beaucoup, mais sa main va parfaitement. Enfin je vous attends pour vous dire les nouvelles de la guerre. Rien de plus à vous dire. Je vous souhaite le bonjour, ainsi qu'à tous mes camarades.

Mon cher père, je suis votre tout dévoué,

BONNARD Bernard, Artilleur.

Fort d'Ivry, le 19 décembre 1870.

Je vous écris ces quelques mots, pour m'informer de l'état de votre santé ; quant à moi, je me porte très-bien, et je désire de tout mon cœur, que ma lettre vous trouve de même. — Je vous dirai que je suis sorti de l'ambulance, et que maintenant je suis au fort, et que je m'ennuie beaucoup... Si vous aviez la bonté de venir me voir, ça me ferait beaucoup de plaisir, et si au contraire vous ne pouviez venir, ayez la bonté, de faire réponse à ma lettre.

Je finis de vous écrire, et non de vous aimer.

François NICOLE.

Voici mon adresse : F. N. au fort d'Ivry, 6e bataillon 4e compagnie.

Fort d'Ivry, le 18 janvier 1871.

Mon Père,

Je vous écris ces quelques lignes pour m'informer de l'état de votre santé ; quant à la mienne, elle est passablement bonne pour le moment, et je désire de tout mon cœur que la présente vous trouve de même. — Mon cher père; j'aurais une chose, à vous demander, si vous pouviez me l'accorder; ce serait de m'envoyer quelques livres, pour passer le temps, et, en même temps, pour oublier les peines et les travaux que nous avons à endurer pour le moment.

Je finis en vous embrassant, et je suis pour la vie, votre tout dévoué serviteur.

Si vous aviez des livres à m'envoyer, je vous prierai de les donner au matelot qui vous remettra la lettre.

François NICOLE.

Paris, le 21 Décembre 1870.

Monsieur de B***

Mon camarade de lit; l'artilleur qui a eu le doigt coupé par une balle et qui a été à l'ambulance d'Arcueil, tous les jours me parle de vous écrire. Depuis qu'il vous a écrit, il est tombé malade, il n'a pas encore quitté le lit et on ne sait pas ce que cela deviendra. Il veut absolument vous voir et il vous attend avec impatience.

Je termine ma lettre avec bonne intention. (*sic*).

J'ai l'honneur de vous saluer,

PROSPÈRE LEGENDRE.

Ambulance Saint-Vincent de Paul, rue de Babylone n° 13.

Ambulance du Corps législatif.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

Je me hâte de vous informer que j'ai été reçu hier, après midi, à l'ambulance établie au Corps législatif. Je suis ici très-bien soigné, ce qui ne me fait pas oublier combien je dois de reconnaissance à ceux qui m'ont secouru, dans le malheur. Je vous remercie particulièrement, Monsieur l'Aumônier, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Puissé-je jamais trouver une occasion pour prouver que je serai toujours,

Votre reconnaissant et dévoué serviteur.

FERDINAND NEUMANN, Sergent.

Lettre d'un jeune matelot de Saint-Denis.

Paris, le 27 janvier 1871.

Je croirais manquer à mon devoir si je ne vous faisais point part de ma descente à Paris; car vous avez été trop bon pour moi pendant le peu de temps que nous sommes restés ensemble.

Je vous dirai qu'à l'ambulance où je suis descendu, je suis très-bien; car nous avons des sœurs qui sont très-bonnes pour nous; nous n'aurions pas pu mieux tomber. Nous sommes comme des princes; nous mangeons à table d'hôte; il n'y a que les poulets qui nous manquent; mais il faut espérer que cela viendra quand la paix sera signée. Vous voyez qu'avec tout notre

malheur, le bon Dieu ne nous abandonne pas, ce qui fait voir qu'il a pitié de ceux qui ne l'oublient pas. Si voulez me faire plaisir, ce serait de venir me voir le plus tôt possible. Vous me feriez plaisir à moi et les bonnes sœurs seraient bien heureuses de vous voir. Plus rien à vous dire pour le moment.

Je finis de vous écrire comme un de vos enfants qui pense toujours à vous et qui ne vous oubliera jamais et en vous embrassant de tout cœur.

THÉODULE ROPART,

Rue Pigalle, n° 10.

P. S. Réponse de suite pour me faire plaisir. Je finis en vous pressant la main de tout mon cœur et au revoir ! L'artilleur vous souhaite bien le bonjour et vous réclame, lui aussi. Vous m'excuserez si l'orthographe n'est pas bien mise ; j'y ai mis tout mon savoir-faire.

THÉODULE ROPART.

Lettre d'un mobile de la Côte-d'Or, logé à la maison de la rue de Sèvres pendant l'armistice.

CHER PÈRE,

Le moment est venu ; nous allons donc vous quitter, mais votre cœur sera toujours dans le mien. Cher père, vous avez risqué votre vie pour nous aller secourir dans les batailles, et, après cette guerre, Dieu nous envoya dans sa sainte maison près de vous où j'ai passé d'heureux jours avec vous. Soyez le bien-venu de Dieu ! Je penserai souvent à vous et je ne vous oublierai jamais.

AUBRI LÉOPOLD.

Votre enfant dévoué. Adieu !

Lettre d'un jeune mobile de Vitry.

MON CHER PÈRE,

Si j'ai tardé un peu à vous écrire, depuis mon arrivée à Brest, c'est que je voulais savoir la suite de ce grand mouvement de troupes qui a eu lieu; mais, maintenant, presque tous les marins qui étaient à Paris sont congédiés. François Nicole est du nombre. Pour moi, ce sera dans quelques jours. En attendant, j'irai demain à Sainte-Anne entendre la messe et en même temps porter un cierge à la sainte Vierge et la remercier de m'avoir pris sous sa protection.

On ne peut jamais trop louanger celui qui s'est dévoué pour la patrie; j'ai donc parlé de vous à des personnes de mon pays qui habitent Brest; elles vous remer-

cient beaucoup de la quarantaine que vous avez prêchée il y trois ans. Comme il me tarde d'avoir de vos nouvelles ; ah ! je vous prie de me répondre.

Adieu ! Recevez, cher Père et ami, les salutations empressées de votre tout dévoué serviteur,

CLEROT Félix,

Marin, 3e compagnie d'inscrits à la division de Brest (Finistère).

Lettre d'un jeune soldat de la ligne.

La Villeneuve, 20 mars 1871.

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait un grand plaisir, parce j'ai appris que vous étiez en bonne santé et puis que vous pen-

siez toujours à moi. Mes bons parents se sont pris à pleurer quand je leur ai dit toutes les honnêtetés que vous m'aviez faites. Je crois que jamais on ne pourrait oublier un bon Père qui a été si bon pour moi. Je me suis trouvé hier avec le curé de la paroisse ; je lui ai raconté comment nous avions fait connaissance (1) et il s'est mis à pleurer. Tout le monde de mon petit pays m'a entouré, en sortant de la messe, comme si j'étais ressuscité, et puis de pleurer de joie de me voir ; je crois qu'un peu plus ils m'auraient porté en triomphe. Vous me demandez comment vous pourriez vous y prendre pour m'envoyer de quoi bourrer ma pipe ? Vous êtes trop bon pour moi, et je vous remercie. Il y a ici un bureau de poste comme dans une grande ville ; seulement vous m'avez déjà assez donné.

Adieu ! cher bon Père ; je vous promets de prier Dieu pour qu'il vous récompense

(1) Au combat de Bagneux.

et vous rende tout ce que vous avez fait pour moi.

Je suis pour la vie, avec la plus sincère affection et amitié pour vous,

Votre enfant,

François PEYROUX.

TABLE




Stanford University Libraries
3 6105 019 504 237
STANFORD UNIVERSITY LIBRARI
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 d
DATE DUE

